

Nousvelles.com

NOUSVELLES
n°15
Octobre 2009



Nouvelles.com est la communauté littéraire des découvreurs de Talent. Communauté littéraire en ligne indépendante, créée par des professionnels passionnés de l'écrit, elle est au service des lecteurs, des auteurs, et des professionnels de l'édition. Elle a pour mission de découvrir, révéler et développer les nouveaux talents littéraires.

INFORMATIONS LÉGALES

© Nouvelles.com Littératures est une revue littéraire proposée par Nouvelles.com, communauté de publication en ligne, éditée par © LCM – ProStories.

LCM – ProStories

Société à responsabilité limitée au capital de 10.000 euros
Siège social : 8 Allée des Chaumières - 95390 SAINT PRIX
RCS Pontoise – Siren 501 005 540 – code APE 6209Z

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Sa copie, par quelque procédé que ce soit, photocopie, bande magnétique, microfilm, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Chaque auteur garantit à l'Éditeur que son texte est le résultat de sa propre création et assure qu'il n'est pas de nature à provoquer des actions pour diffamation, plagiat, atteintes aux mœurs, etc...

Cette revue est imprimée en France par © LCM - ProStories.

Directeur de publication : M. Laurent CHENOT
Président du Comité Editorial : Thomas LABAT

Chers amis,

Nous profitons du recueil d'octobre pour annoncer le lancement prochain d'un site/maison d'édition en ligne, nommé EKrlate, et dédié au roman et aux nouvelles dits « de genre » - c'est-à-dire les vastes contrées qui vont du récit de voyage au fantastique en passant par le thriller.

Nous cherchons des auteurs de talent, envoyez-nous vos travaux ! L'édition est à compte d'éditeur (en clair, vous ne payez pas, vous êtes payés sur vos ventes si votre travail nos intéresse) et les publications en ligne sont des publications officielles (numéro ISBN). Le site EKrlate proposera aussi des services de correction et d'accompagnement aux manuscrits, afin de proposer au prix juste des services de qualité.

Dans le même temps nous avons lancé un appel à texte pour une anthologie sur le thème des « Apocalypses ». Les membres fréquentant le forum ont eu la primeur de la participation, mais le projet est ouvert à tous (membres de Nouvelles ou pas). N'hésitez pas à envoyer vos nouvelles : détails dans la rubrique spéciale de ce recueil. Du pain sur la plume en perspective !

N'oublions pas les auteurs de ce mois-ci ! Du rire aux larmes, de la magnificence funèbre du poème de Viviane Ouspoutour à la cocasserie bienvenue d'Alain Carrière, et de l'humanité d'un autre Alain (Bastin) à la sensualité gourmande du Majordome, The Butler.

A bientôt pour de nouvelles aventures,

L'équipe de nouvelles.com

SOMMAIRE

Modoku	p. 6
Voyage Au Bord de l’Au-Delà <i>Viviane Ouspointour</i>	p. 7
Solution du Modoku	p.10
Partie de Chasse Entre Amis <i>Alain Carrière</i>	p.11
Dans Le Tram <i>Alain Bastin</i>	p.49
Nos Ames Sont <i>The Butler</i>	p.54
Appel à Textes !	p.55

MOT DOKU

Cette grille se compose de 9 carrés de 3 par 3 cases appelés régions. Il suffit de compléter celles-ci afin que chaque ligne, chaque colonne et chaque région contienne tous les lettres une seule et unique fois pour laisser apparaître le mot mystère...

		P	T	S				F
		I		P				
	O	E	N					
N							A	
O		A	S		N	F		T
	I							S
					T	I	F	
				E		T		
E				F	S	N		

VOYAGE AU BORD DE L'AU-DELA

Viviane Ouspointour

Le fer du portail noir, forgé par la tristesse,
Frissonne en ce matin dans l'hiver accablant,
Et grinçant sous la bise, il nappe sa détresse
Sur le grand reposoir qui dort sous son drap blanc.

Derrière sa froideur, les tombes impassibles
Paraissent s'égarer dans le stuc des oublis
Qui hurlent à la mort des destins putrescibles
Et recueillent la paix des feux ensevelis.

Ici, sur un tombeau, les au revoir résonnent
Dans le regard mourant d'une photo jaunie,
Auprès d'une épitaphe où les regrets foisonnent,
Languissant du passé que le présent renie.

Là, parmi les iris, une pauvre immortelle
Exhale la fadeur de son vieux simili
Offert pour la Toussaint par madame Unetelle,
Cerbère invétéré du souvenir pâli.

Plus loin, tout en douleurs, la blanche sépulture
Semble implorer la vierge et son enfant divin.
Le petit corps meurtri, sous leur sainte sculpture,
Pleure encor sa maman. Il s'appelait Sylvain.

Et là-bas, sous l'argile, au fond du cimetière,
Une croix vermoulue en guise de ci-gît,
Un livre en jaspe gris pour unique bréviaire,
Dort l'âme du damné que Lucifer rougit.

Je viens vers toi sans rien. La rose est inutile.
Son message d'amour, tu ne l'entendras pas.
Mais je pose mon cœur sur le marbre immobile
Pour qu'un morceau de lui veille sur ton trépas.

Vos Commentaires :

Alfred ROBERT : ★★★★★

Que l'âme des poètes de Verlaine à Rimbaud, Baudelaire ou Hugo, veille avec votre cœur sur ce cher disparu pour qui vous nous offrez de l'émotion en barre. La plus massive étant (à n'en pas douter) dans le dernier quatrain !!

R : Vos étoiles me vont droit au coeur, Alfred, merci beaucoup.

EVE : ★★★★★

Derrière sa froideur, les tombes impassibles Paraissent s'égarer dans le stuc des oublis Qui hurlent à la mort des destins putrescibles Et recueillent la paix des feux ensevelis. Je relis tes vers et ce quatrain est digne de la Poésie avec une lettre majuscule. Emouvant et sublime !

R : Merci Eve et je te retourne le compliment : tes écrits regorgent d'essence poétique, et ce quelle que soit leur forme.

Max : ★★★★★

Certains font des vers, d'autres font de la Poésie ; et bordel, ça fait du bien d'en lire ici, de temps en temps ! Oui, ici on est dans la seconde catégorie - avec ces mots/images caractéristiques et ce décor mélancolique souvent utilisé que n'auraient pas renié un Baudelaire, en effet, ou un Verlaine. La poétesse elle-même semble avoir un pied dans l'au-delà quand elle écrit cela. Un poème intense, à l'image des 2 premiers vers de la dernière strophe qui m'ont beaucoup plu : cette touche de réalisme extrême dans un tel poème fait son effet. Je regrette le "qui dort sous son drap blanc", moins harmonieux que le reste, et certains vocabulaires un peu difficiles à percevoir (mais mon dernier poème a le même "défaut"). Bref, bravo.

R : Merci pour votre commentaire qui m'honore et me fait d'autant plus plaisir qu'il arrive à un moment de ma vie où le doute a pris le pas sur la confiance. J'aimerais cependant ajouter qu'en travaillant en classique, je n'ai pas choisi la facilité et que si mes poèmes y gagnent en musicalité, ils perdent parfois en émotion. Le respect des règles strictes canalise l'inspiration et on ne peut pas toujours écrire ce que l'on ressent vraiment. Mais lorsque c'est le coeur qui guide ma plume, je parviens en général à faire passer le message.

the butler : ★★★★★

Une leçon de description. Les images défilent claires et précises sous vos mots choisis longuement. Magistral pour moi ce texte.

R : Merci de m'avoir accompagnée sur la tombe de mon frère décédé à l'âge de 27 ans dans un accident de la route. J'ai préféré lui faire part de mon amour toujours présent par l'entremise d'un poème plutôt qu'avec un pot de chrysanthèmes.

Thomas Labat : ★★★★★

Puissant, exemplaire. Oserai-je dire la vérité ? Aux trois premiers quatrains j'ai craint une imitation de Baudelaire. Puis arrive la "pauvre immortelle" qui frappe comme le souligne aussi Alain ci-dessous ; suivi de son "exhale la fadeur de son vieux simili"... Le "madame Unetelle", "un livre en jaspe gris pour unique bréviaire" et surtout, surtout, la sécheresse inattendue d'un "je viens vers toi sans rien. La rose est inutile." Malheur aux préjugés ! Je m'attendais de votre part à une poésie belle et classique, tirée au cordeau, un peu empesée peut-être, et c'est une vraie personnalité qui m'éclate à la figure. Publiez donc un recueil, madame !

R : Merci pour ces éloges qui ont d'autant plus de valeur à mes yeux qu'elles viennent de vous. En ce qui concerne la publication d'un recueil, c'est déjà fait. De même qu'un roman 'A la rencontre du moi perdu" qui, comme son nom ne l'indique pas, est un hymne fortement poétisé à la relation sexuelle par le biais des amours houleuses de deux êtres à la recherche de leur identité perdue.

Florence-Isabelle : ★★★★★

C'est magnifique ! Je suis remplie d'admiration pour ce texte qui mérite le maximum à tous points de vue. La strophe finale (et quelle strophe !) est parfaitement bien amenée après six autres consacrées à tout un chacun. On se promène dans votre poème comme dans l'allée du cimetière et l'on pleure avec vous l'être aimé disparu qui n'est évoqué qu'à la fin sans doute par pudeur ou peut-être par peur de s'y attarder. Merci pour ce bouquet d'émotions.

R : En effet, ma pudeur m'interdit de crier ma douleur sur tous les toits et en particulier sur celui des caveaux. Mais malgré le temps qui passe et qui atténue son intensité, elle est toujours présente, car on n'oublie pas, on peut pas pas oublier. En tous cas, merci Florence-Isabelle pour votre commentaire.

SOLUTION DU MODOKU

A	N	P	T	S	O	E	I	F
S	T	I	F	P	E	A	O	N
F	O	E	N	A	I	S	T	P
N	E	S	P	T	F	O	A	I
O	P	A	S	I	N	F	E	T
T	I	F	E	O	A	P	N	S
P	S	O	A	N	T	I	F	E
I	F	N	O	E	P	T	S	A
E	A	T	I	F	S	N	P	O

Aviez-vous trouvé?

PARTIE DE CHASSE ENTRE AMIS

Alain Carrière

— C'est horrible ! Gérard est mort ! ILS l'ont tué !

Le type était livide dans sa belle tenue de chasse, les cheveux en bataille tombant sur son long front perlé de sueur. Il tenait à la main un fusil flambant neuf dont les deux canons fumaient encore.

Il respirait avec peine, comme un coureur du tour de France qui aurait oublié d'avalier sa ration d'EPO avant l'ascension du col (l'inconscient). Jacques, puisque tel était son nom, était un grand bonhomme longiligne, aux os saillants. À le voir courir comme ça, on aurait dit un pantin désarticulé qui allait tomber en morceaux d'un moment à l'autre. Il venait de faire une course effrénée depuis la clairière où était établi le campement à quelques centaines de mètres, jusqu'à la bergerie en ruine où Jacques l'attendait, impatient et mort d'inquiétude — oui, je sais, ça ne va pas être simple pour le récit, mais il se trouve que les deux chasseurs s'appellent Jacques.

Un quart d'heure plus tôt, alors qu'ils étaient tous les deux en poste d'observation dans cette même bergerie, ils avaient entendu un coup de feu venant de la clairière et le premier Jacques avait été désigné, après une partie très disputée de « pierre-feuille-ciseaux » en trois manches gagnantes, pour aller y jeter un oeil. À son retour, il avait toujours ses deux yeux mais ils étaient exorbités.

— Mort ? dit Jacques — le deuxième, pas celui qui était arrivé en courant — Tu en es bien sûr ?

— Évidemment que j'en suis sûr ! Je sais quand même reconnaître un mort d'un vivant tu crois pas ? fit l'autre Jacques, vexé qu'on pût mettre en doute son jugement, vu qu'il exerçait la rebutante mais non moins indispensable profession de thanatopracteur, et qu'il était en droit, lui semblait-il avec raison d'affirmer qui était trépassé et qui ne l'était pas, sans beaucoup de chance de se tromper. C'est même pour ça qu'il y avait eu si peu d'enterrés vivants parmi tous ceux qui lui étaient passé entre les mains. À propos d'enterré vivant, ça me rappelle une anecdote assez pittoresque qui s'est passée il y a quelques années de ça... mais je ne m'étendrai pas dessus car c'est

hors de propos et cela risquerait de nous faire perdre le fil de cette histoire qui s'annonce palpitante.

Et puis oui, tiens, je vais quand même vous la raconter parce que... je pense qu'elle en vaut la peine.

Il y eut donc la Philomène qu'on avait retrouvée un matin au cimetière alors qu'elle s'était endormie la veille dans une fosse fraîchement creusée, raide comme une taxe d'habitation, sa bouteille de Vodka vide à la main, et qui avait bien failli remplacer le client qu'on mettait sous terre ce jour-là. La vieille avait eu juste le temps de balancer sa bouteille hors du trou en même temps qu'un de ces jurons bien pesés dont elle avait le secret, alors que les fossoyeurs bêtement distraits par on ne sait quoi, étaient en train de descendre le cercueil sans s'apercevoir que la place était déjà prise.

Ils devaient raconter, plus tard que personne n'avait remarqué la poivrote notoire, vu qu'elle était à moitié recouverte de boue car il avait plu dans la nuit, et que c'était déjà un miracle si elle ne s'était pas noyée pendant qu'elle cuvait, et que le fait qu'un des quatre fossoyeurs fut son mari ne voulait rien dire.

Depuis, la Philomène se prenait pour un vampire.

Quelques semaines plus tard, c'est son mari qu'on mettait dans le trou. Sa Nosferatu de femme lui avait tranché la gorge pendant son sommeil.

Quand les gendarmes étaient arrivés, après qu'elle les eut appelés, ils avaient trouvé la veuve assise à côté de son défunt, un verre de Bloody Mary à la main, dans une expression de béatitude totale. Elle avait remplacé le jus de tomate par le sang de feu son époux.

Tout ça pour dire (ou pour ne pas dire, c'est comme vous voudrez) que Jacques — nous l'appellerons le croque-mort, cela facilitera les choses — était sûr de son coup quand il disait que Gérard était mort.

Jacques — pas le croque-mort, l'autre — regardait le juxtaposé que son compagnon de chasse tenait, crispé entre ses mains moites.

— C'est toi qui a tiré ? J'ai entendu des coups de feu.

- Oui. Je crois que j'en ai eu un, articula le croque-mort avec peine.

- Raconte.

– Quand je suis arrivé près du campement, j'ai aperçu le corps de Gérard adossé à une roue du 4X4. Les écolos étaient autour de lui.

– Tu les as vus ?! fit l'autre avec le plus grand étonnement.

– Comme je te vois ! répondit Jacques-le-croque-mort. Ils étaient deux. Énormes, avec plein de feuilles sur tout le corps ! On aurait dit des... des arbres vivants ! Ils dansaient autour de la dépouille du grand Gégé en grognant comme des bêtes sauvages ! Peut-être pour le manger ou je ne sais quoi.

L'autre Jacques fit une moue qui montrait combien il était perplexe face à l'histoire de son ami. Ils osa un : « t'es sûr ? » tout en délicatesse qui n'eut pas l'effet voulu.

– Tu ne me crois pas ! C'est ça ?! explosa le croque-mort. Vas-y voir toi-même ! Ce sont des monstres je te dis ! Des monstres végétal... végétaux ! Voilà, des monstres vé-gé-taux ! Vas voir si tu veux, moi, en tout cas, je ne bouge plus d'ici ! Ils vont tous nous bouffer !

– Calme-toi. Je te crois, mentit l'autre en posant ses deux mains sur les épaules tremblantes de son ami, des monstres... végétaux et anthropophages. C'est très... comment dire... très... rationnel !

– Exactement ! S'écria Jacques avec emphase, c'est des écolos végétationnels ! C'est eux qui ont dû ramener le cadavre de Gégé pour le faire cuire. En tout cas quand j'ai vu ça, j'ai voulu retourner sur mes pas, mais ils m'ont entendu et... ils ont commencé à tirer. Alors j'ai riposté, à l'aveuglette et j'ai entendu un cri... j'ai dû en toucher un... je sais pas... j'ai pas regardé... j'ai couru jusqu'ici... et...

Et il s'effondra.

Et il commença à pleurer comme un enfant qui a perdu sa maman à l'hypermarché alors qu'il a échappé à sa vigilance pour aller une énième fois au rayon des jouets voir si un nouveau modèle de Pet Shop n'était pas venu s'ajouter aux 1 040 de trop déjà existants.

– Ils ont eu Gérard ! les frères Marengo ont disparus ! Y a plus que nous deux ! Qu'est-ce qu'on va faire contre ces monstres verts ? À ce moment, il devint comme fou. Il empoigna de toutes ses forces la jambe de Jacques en hurlant qu'ils étaient foutus, qu'ils allaient crever là comme les autres, qu'ils ne reverraient jamais

leur femme et leurs enfants — il n'avait ni l'une, ni les autres, il vivait avec sa vieille maman — qu'il venait juste d'acheter le dernier Piaggio MP3 400 cm³ avec les deux roues devant et qu'il ne pourrait même pas s'en servir... enfin bref, toutes les absurdités qu'on peut dire dans ces moments-là, comme quand on se retrouve perdu à neuf ans au beau milieu du rayon jouets de l'hypermarché, entouré de gens qui vous lancent avec un regard compatissant et une voix mielleuse, penchés vers vous, les mains sur les genoux pour se mettre à votre hauteur: « Tu as perdu ta maman mon petit ? » « Bien sûr que j'ai perdu ma maman ! Vous croyez quoi ? Que je pleure comme une madeleine parce que je viens d'entendre sur France Inter que le Livret A est tombé à 1,25% ! » Parfois, les gens manquent vraiment de lucidité. « Bien ! », fut le premier mot qui sortit de la bouche de Jacques après le récit incohérent de son croque-mort d'ami. Il s'ensuivit un long silence durant lequel le croque-mort en question ne se remettait pas de ses aventures extraordinaires tandis que l'autre Jacques réfléchissait à la situation.

« Réfléchissons ! », fut justement le deuxième mot que ce dernier prononça comme pour lui-même. Puis, s'improvisant avec une autorité légitime l'homme de la situation, il déclama d'un ton sec, malgré sa jambe inondée par les larmes de l'autre illuminé : « No surrender !* » ce qui, je l'admets bien volontiers est un peu théâtral comme réplique — bien que très appropriée à la situation — mais étant fan de Bruce Springsteen, Jacques ne ratait jamais une occasion de le citer (étant moi-même un incondtionnel du « Boss », vous pensez bien que je n'allais pas louper une aubaine pareille de retranscrire aussi fidèlement que possible cette divine parole).

— T'inquiète pas mon pote, poursuivit-il en essayant de dégager sa jambe qui commençait à s'ankyloser, on va s'en sortir ! Je prends les choses en main !

Et il prit la décision courageuse — mais pas téméraire — de ne rien faire du tout.

* : *Pas de reddition*

Et ils restèrent là, fusil en main, tous les sens en alerte comme on dit quand on ne sait pas quoi écrire d'autre, prêts à tirer à la moindre manifestation des grands cannibales verts; la peur au ventre. Jacques-l'homme-de-la-situation, réfléchissait encore et encore au meilleur moyen de se sortir de cette galère. L'espace d'un instant, il envisagea qu'un coup de crosse bien placé ferait sans doute lâcher prise à Jacques-le-croque-mort qui s'agrippait toujours plus fort à sa jambe en roulant des yeux hagards, prêt à choper une crise cardiaque à la moindre feuille tombant d'un arbre. Mais très vite il chassa cette mauvaise pensée pour se consacrer à une réflexion plus productive en essayant de raisonner de la façon la plus cartésienne qui lui fut permise : Premièrement, et n'en déplaise à Monsieur « je sais reconnaître un mort d'un vivant parce que je bosse aux pompes funèbres », Gérard l'était-il vraiment, décédé ? Après tout, ils n'avaient entendu qu'un coup de feu suivi d'un cri ; il pouvait n'être que blessé. Et si oui, pourquoi son corps se retrouvait-il au campement, à près d'un kilomètre d'où l'on supposait qu'il avait été pris pour cible par les écolos — qui n'étaient alors pas encore des grands bonshommes verts — .Deuxièmement, où diable étaient passés Albert et Hubert Marengo, les deux autres compagnons de cette partie de chasse qui virait au film d'horreur de série B ? La dernière fois qu'il les avait vus, c'était juste après que Gégé se soit fait « descendre ».

Les quatre amis s'étaient alors répartis en deux groupes pour partir à sa recherche dans ce maquis dense et hostile. Les deux Jacques formaient la première équipe, qui devait retourner au lac tandis que les frères Marengo avaient comme objectif de rallier le campement. Troisièmement, qui donc étaient ces plantes carnivores à visage humain dont parlait Jacques-le-couard — ça lui faisait du bien de considérer son pote comme un froussard, il se sentait lui-même plus courageux — et pourquoi les tiraient-ils comme des marcassins ? Voulaient-ils vraiment les inviter à participer à un big méchoui... comme plat principal ? Absurde ! Un méchoui, ça se fait avec du mouton, pas avec du cochon, où je ne sais quel cousin

porcin... et encore moins avec des êtres humains. Tout le monde sait ça !

Quatrièmement... il lui vint une image furtive d'un film des années 70 : « Délivrance » avec Burt Reynolds. L'histoire de ces quatre types qui descendent en canoës-kayaks une rivière sauvage dans un coin perdu des Etats-Unis et sont pris à partie par des autochtones très bizarres. Il regarda l'arapède collée à sa jambe et... c'est vrai que la ressemblance avec un des acteurs dont il avait oublié le nom — et moi aussi, d'ailleurs — était assez frappante. Il ne put s'empêcher de sourire en l'imaginant couiner à quatre pattes dans la fange pendant que... il secoua sa tête pour effacer cette vilaine vision, décréta sur le champ qu'il n'y avait pas de quatrièmement et passa directement au cinquièmement.

Cinquièmement donc, qu'est-ce qui lui avait pris d'accepter de partir un week-end entier à la chasse, lui qui n'avait plus tenu un fusil depuis des décennies et qui avait des choses bien plus importantes à faire qu'à courir comme un con dans le maquis à la poursuite d'un sanglier beaucoup plus rapide que lui de toute façon. Et qui plus est avec des gugusses qui n'y comprenaient que dalle. C'était les frères Marengo qui avaient eu cette grande idée.

Hubert, l'aîné, venait de gagner un magnifique : « panier garni du chasseur » au loto de Sainte-Marie et, allez savoir pourquoi, ça leur avait donné l'idée d'aller se faire une partie de chasse entre amis. Les deux frères tenaient une quincaillerie. Jamais, au grand jamais, on les avaient vus avec un fusil à la main, ces deux-là. Ils étaient plutôt dans la perceuse ou la clef à molette !

Hubert et Albert Marengo ne se ressemblaient pas du tout : les seuls détails morphologiques qui ne laissaient aucun doute sur leurs liens génétiques, étaient les oreilles décollées à l'excès, qu'ils tenaient de leur père et les yeux ronds d'un bleu transparent, comme ceux de leur maman. Mis à part ça, ils n'avaient pas grand chose en commun, tant sur le plan physique qu'au niveau du caractère. L'aîné était petit et tout en rondeurs alors que l'autre approchait les deux mètres et les cent kilos de muscles. Le petit gros était faible et discret, le grand baraqué, fort et autoritaire.

Non, ces deux-là n'avaient rien en commun si ce n'est, et c'est cela

qui nous intéresse, qu'ils n'étaient pas chasseurs.

La seule chasse à laquelle ils avaient jamais participé, fut une campagne mémorable organisée dans l'arrière-cour du magasin contre un gros rat insaisissable. Campagne qui s'était soldée par une défaite aussi cuisante et honteuse que celle subie par Georges « dabeliou » Bush et ses copains, en Irak lors de la seconde guerre du pétrole (dommages collatéraux en moins). Le rongeur farceur avait, pour une raison restée obscure, élu domicile depuis plusieurs mois dans la réserve de la boutique et se faisait un devoir d'éventrer tous les sacs de ciment et autres entreposés là. Pour des raisons qui elles, sont tout à fait claires et que l'on comprendra aisément même si l'on est bienveillant à la SPA où copain avec B.B. , les Super-Bricolos avaient décidé de mettre un terme aux agissements du méchant mulot. Hubert, s'il n'avait pas inventé la poudre, loin s'en faut, était sans conteste le plus inventif de la fratrie. Il avait posé au beau milieu du dépôt une cage contenant une rate en chaleur sensée faire sortir le mâle de sa cachette. Après avoir condamné toutes les issues et plongé le dépôt dans le noir, il s'était installé dans le coin le plus sombre de la pièce, une pelle à la main (12€50, empruntée au magasin pour l'occasion), prêt à bondir sur l'animal cimenticide dès que celui-ci montrerait ses moustaches. L'exercice était périlleux et nécessitait une grande maîtrise de soi : toutefois il aurait pu réussir si notre Indiana Jones du dimanche avait prêté plus d'attention à sa besogne.

Alors qu'il s'était endormi sans vergogne sur les sacs de ciment après de longues heures d'attente, Hubert avait senti quelque chose qui bougeait près de son épaule. Réveillé en sursaut et persuadé que c'était le rat qui tentait une audacieuse manœuvre pour le prendre à revers, il brandit sa pelle et la fit tourner à l'aveugle en criant « mort aux rats ! » pour se donner du courage.

L'outil rencontra un obstacle mou qui laissa échapper un hurlement avant de s'écrouler un mètre plus loin. Albert comprit très vite que ce cri ne pouvait certainement pas être émis par un rat, aussi gros soit-il. Il scruta la pénombre du dépôt, alluma son Zippo pour y voir un peu plus clair et reconnut son frère, affalé dans les

bidons de White Spirit, alcool ménager et autre solvants dont beaucoup s'était ouverts sous le choc.

Quoi dire dans ces moments-là ? L'aîné, qui avait le sens de l'à-propos, lâcha au cadet : « Ben, Albert, qu'est-ce-que tu fais là ? » L'Albert en question n'eut pas le temps de s'emparer du bidon de White le plus proche, d'en asperger son frère et d'y mettre le feu, comme il en eut l'incontrôlable envie à cette seconde précise. Il y eut un bruit suspect à l'autre bout de la pièce qui fit sursauter Hubert, lequel fit un demi-tour douteux, se prit les pieds dans le manche de la pelle qui gisait là et s'étala de tout son long non sans avoir au préalable laissé tomber son briquet toujours allumé qui atterrit devinez où... exactement ! Le contact entre l'essence et la flamme improvisa un grand feu de la Saint-Jean qui illumina tout le dépôt. Les deux frères eurent juste le temps avant de s'enfuir, d'apercevoir le rat et la rate « dont la prison bien close s'était ouverte, on ne sait pourquoi, je suppose qu'on avait dû la fermer mal » — merci Monsieur Brassens — copulant joyeusement au milieu de cartons qui leur auraient sans doute fait un futur nid bien douillé si le dépôt tout de bois bâti n'avait pas entièrement brûlé. Après cette aventure abracadabrantesque, comme dirait l'autre, connu dans tout le pays sous le nom de : « la bataille des Marengo » et qui fait toujours bien rire dans les chaumières, les deux héros avaient fait reconstruire leur dépôt en béton et acheté un chat qu'ils avaient baptisé Napoléon. Quant aux jeunes mariés muridés, le bruit court qu'ils ont beaucoup apprécié le joli logis tout neuf qu'on leur a bâti et qu'ils passent leur temps à jouer à cache-cache dans les sacs de ciment avec Napoléon et leur nombreuse progéniture.

Ceci étant dit, et pour en revenir à la partie de chasse qui nous intéresse, les deux frères avaient sorti pour l'occasion un vieux juxtaposé Darne V19 calibre 12 hérité du grand-père, l'avaient minutieusement dépoussiéré, exproprié sans ménagement ni contrepartie toute une famille d'araignées qui y avaient trouvé refuge depuis plusieurs générations et avaient filés à l'épicerie-bureau-de-tabac-armurerie du coin pour y acheter un stock de cartouches. Par chance, c'est Albert, qui fut désigné pour tenir l'arme et non pas son frère, dont on connaît à présent la maladresse.

Jacques-le-croque-mort quant à lui, avait tout de suite été séduit par cette proposition. Ça le changerait avait-il dit, de manipuler des cadavres non-humains pour une fois et ça le ferait prendre l'air. En fait, la vraie raison n'était pas là ; il avait toujours voulu posséder une arme à feu mais sa mère s'y était toujours opposé. Lui qui avait peur de tout et de n'importe quoi, il s'imaginait qu'une arme lui donnerait de l'assurance, mais il n'avait jamais osé franchir la porte d'une armurerie. Cette partie de chasse était l'occasion de réaliser ce rêve. Il avait fait ni une, ni deux et avait acheté toute la panoplie du parfait chasseur dont un beau fusil tout neuf qu'il était impatient de faire parler.

Heureusement, il y avait Gérard, braconnier invétéré et cuisinier respecté des gardes-chasse et des gendarmes qui venaient régulièrement manger dans son auberge : « Au sanglier ébloui ».

Ébloui, c'est parce que Gégé chassait exclusivement de nuit. Il se pointait avec son gros 4X4 (le même qui lui servait de lit mortuaire aujourd'hui) sur un « passage » de sangliers, allumait les deux projecteurs qu'il avait installé sur le toit et tirait comme à la foire sur ces pauvres bêtes qui ne trouvaient rien de plus intelligent à faire que de rester immobiles, les mirettes grandes ouvertes, en contemplation devant les 2 x 1200 watts braqués sur eux. On ne le dira jamais assez, c'est très con un sanglier !

Mais ça peut être aussi dangereux, surtout quand il a devant lui une bande d'énergumènes qui n'ont de chasseur que la tenue et les armes.

Voilà pourquoi devant la détermination des joyeux lurons qui n'avait d'égale que leur inexpérience, le braconnier avait décidé de les accompagner.

Il les avaient amenés au lac, un « coin » à lui, où il savait qu'il n'y avait pas le moindre suidé... et pas trop de monde. Le coup des écolos-mangeurs-de-chasseurs, il n'y avait pas pensé, ça ne faisait aucun doute... ou alors il n'était pas au courant... ou alors c'étaient bien des conneries tout droit sorties du cerveau dérangé d'un croque-mort en manque de sensations. En tout cas, l'intégration du braconnier au sein de la fine équipe avait nettement influencé Jacques dans sa décision de participer à l'aventure.

« Il nous faut des chiens ! » avait lancé Albert Marengo comme s'il venait d'avoir la révélation du siècle.

« C'est une évidence ! » avait ajouté son frère aîné.

« Non ! » avait coupé net Gérard.

— Ben pourquoi ? firent les deux, en coeur. Il faut des chiens pour la chasse au sanglier, non ?

— Là où je vous emmène, c'est pas la peine ! trancha Gégé.

« Manquerait plus qu'ils me tuent un chien ! ».

Pauvre Gérard ! En voilà un qui avait du bon sens !

Quoique à bien y réfléchir, le bon sens aurait été de les inviter tous les quatre dans son resto, de leur servir un bon cuisseau rôti accompagné d'une polenta à la farine de châtaignes comme il savait si bien les faire et de les abreuver jusqu'à plus soif d'un petit vin de pays bien frais. Un café, une bouteille d'aqua vita et la sieste de rigueur : le tour était joué. Au lieu de ça, il avait préparé l'expédition, leur avait donné les consignes de bases de sécurité, avait montré à Jacques-le-croque-mort comment on chargeait un fusil — ce dernier s'obstiner à vouloir introduire les cartouches par le bout du canon — il avait même prévenu certains de ses amis qui avaient l'habitude de pique-niquer au lac, d'éviter l'endroit pour le week-end. Puis, il les avait fait tous monter dans son Patrol GR et en route pour l'aventure !

Au début, l'ambiance était bon enfant. On riait, on chantait, on racontait des blagues Carambar. Mais la route était longue et au bout d'une heure, on trépignait d'impatience, pressé de se retrouver face à la bête, avide de sensations fortes, d'odeur de poudre, de sang, de trophées.

La route était vraiment longue. Gérard l'avait fait exprès. Le temps perdu en trajet était du temps perdu à la chasse, donc moins de risque qu'il adienne un incident.

Jacques-le-croque-mort, qui piaffait sur le siège passager n'arrêtait pas de demander si on était bientôt arrivé ce qui agaçait tout le monde hormis Albert qui était absorbé par la lecture du journal du jour. Gérard répondait invariablement : « bientôt, bientôt. » comme s'il eut voulu que le voyage ne s'arrêtât jamais.

Une demi-heure plus tard, ils dormaient tous ou presque – Albert lisait toujours son journal et Gérard conduisait en espérant que ses passagers se réveilleraient le plus tard possible.

– Ça alors ! s'écria soudain le cadet des Marengo. Vous avez vu ça ! Il brandissait le journal d'une main et pointait un article de l'autre.

Du coup, tout le monde fut réveillé.

– Et merde, se désespéra Gérard, c'était trop beau !

– Y a des écolos qui ont agressé un chasseur lundi dernier !

Il y eu des « Quoi ! » des « Comment » des « Fait voir ! » des « C'est pas vrai !? » et ainsi de suite... tous y allèrent de leurs exclamations favorites et le journal passa de mains en mains, offrant l'article en question aux yeux d'abord incrédules, puis intéressés et pour finir inquiets des apprentis chasseurs.

– T'as vu ça Gérard, fit Jacques-le-croque-mort lui mettant le quotidien sous le nez sans se soucier une seconde que le champ de vision du braconnier/conducteur s'en trouva nettement réduit. Le 4X4 fit une légère embardée lorsque le pilote arracha le journal des mains de son copilote et le jeta par la fenêtre.

– Ils lui ont tiré dessus !

– C'était un accident ! Lança Gérard exaspéré par l'inconscience et l'insouciance de ces quatre zigotos qu'il était en train de mener à l'abattoir, lui semblait-il. Un accident comme il en arrive parfois quand on veut aller à la chasse sans aucune expérience ! ajouta-t-il en jetant un regard sévère au croque-mort.

– Tu crois qu'il y a des écolos là où on va ? demanda Hubert à son frère en aparté, il paraît qu'ils patrouillent dans le maquis en bande à la recherche de chasseurs pour leur faire la peau.

– C'est des conneries tout ça ! répondit Gérard de sa grosse voix.

– Mais quand même, reprit Hubert toujours à l'oreille de son frère, ils lui sont tombé à douze dessus, au chasseur...

– Ouais, c'est vrai, chuchota Jacques-le-croque-mort en direction de la banquette arrière et regardant en coin Gégé, on dit qu'il l'ont même obligé à bouffer le sanglier qu'il venait de tuer ! Et cru en plus !

– Cru ! s'indigna Hubert.

— Vous n'avez pas fini, non ! interrompit le braconnier, ne me dites pas que vous croyez ces absurdités !

— Quand même, insista tout bas l'aîné des Marengo, du sanglier cru... ça n'a pas de sens !

— Et merde ! fit Gérard, il sont vraiment trop nuls. Et il cessa d'écouter le groupe pour se reconcentrer sur la route.

— Moi, en tout cas, lança Albert en caressant son fusil, s'ils me cherchent... ils me trouveront !

— Moi pareil ! surenchérit Hubert. Puis il ajouta avec du dégoût dans la voix : « du sanglier cru... quand même ! »

— Ben voyons ! fit Gégé pour lui-même, c'est pas gagné cette affaire !

— Ouais ! sur-surenchérit, Jacques qu'ils y viennent !

— Ils sauront à qui parler ! conclut Jacques-le-croque-mort sans trop de conviction.

Et tous, mis à part le seul vrai chasseur de l'équipe, étaient partis d'un grand rire, fiers comme des coqs, impatients d'en découdre avec ces empêcheurs de chasser en rond. À partir de ce moment, la chasse au sanglier s'était vu rétrogradée au second plan de leur week-end champêtre. Leur objectif premier étant la traque aux écolos.

II

Ils arrivèrent (enfin) à destination, après plus de deux heures de route. Le temps était au beau fixe, la clairière où Gérard avait décidé d'installer le campement, merveilleusement parfumée de thym, myrte, bruyère et autre arbousier, était clairsemée de chênes liège qui leur donneraient une ombre appréciable en ce mois d'août caniculaire. À quelques centaines de mètres de là, le lac étalait ses eaux ambrées avec fierté. Des dizaines d'oiseaux faisaient entendre leurs chants multicolores, des papillons papillonnaient, des abeilles butinaient, des nuées de mouches virevoltaient aux oreilles, des guêpes menaçantes tournoyaient autour du sandwich que Jacques-le-croque-mort venait de sortir de sa besace, des moustiques, attirés par la sueur des nouveaux venus s'appliquaient à leur pomper le

sang avec aisance et volupté, Hubert qui avait malencontreusement mis le pied sur une fourmilière se retrouvait enveloppé jusqu'au mollet de petites fourmis rouges très vivaces... enfin bref, la campagne, quoi.

Le campement fut vite installé et l'on passa tout de suite aux choses sérieuses. Gérard sortit le déjeuner. Toujours dans l'optique de gagner du temps sur la chasse proprement dite, il avait préparé un vrai festin avec charcuterie, pâté, fromage, beignets, pizza... tout ce qu'il fallait pour faire un bon repas bien lourd qui demanderait au moins une à deux heures de sieste avant d'être digéré. Hubert sortit trois bouteilles de vin rosé bien frais de sa glacière personnelle. À leur vue, Gégé grimaça. Il avait volontairement omis le vin pour des raisons évidentes de sécurité. Il émit quelques objections, on le traita de rabat-joie, on mangea les provisions et l'on but les bouteilles. La sieste, si elle avait bien eu lieu, ne dura pas longtemps et la joyeuse bande fut bientôt prête pour aller tuer du sanglier. À ce sujet, le braconnier était assez serein. Il aurait vraiment fallu un coup de chance exceptionnel, du genre trouver trois fois de suite les cinq ou six bons numéros au loto (je ne sais plus combien il y en a, ça change tous le temps) pour que les apprentis chasseurs tombent sur le moindre animal à quatre pattes à cet endroit-là. Ou alors le chien d'un randonneur.

C'était possible mais un chien, quand même, ça se reconnaît, non.

Ce qui lui posait le plus de souci, c'étaient les armes qu'ils trimbalaienent avec eux, parce que disons-le franchement et sans fausse pudeur, une arme c'est quand même dangereux !

Voilà pourquoi il prit la décision, bonne ou mauvaise, c'est selon, de faire deux groupes. Les deux Jacques et les frères Marengo d'un côté, et lui de l'autre. Voulait-il en les regroupant tous les quatre éviter que les uns tirent sur les autres en les prenant pour des sangliers, et vice versa ? Voulait-il, en se mettant à l'écart du groupe se protéger ou pouvoir les surveiller plus facilement ? Je ne sais pas, toujours est-il qu'il s'était bien recommandé : « vous marchez, le fusil toujours ouvert et vide. Et surtout, surtout vous ne courrez jamais avec un fusil chargé à la main ! On ne sait jamais, si vous trébuchez ou quelque chose dans le genre, le coup peut partir tout

seul. Les accidents, ça arrive souvent comme ça. Si vous entendez un bruit vous vous arrêtez, vous observez, vous vous assurez qu'il ne s'agit ni d'un chien, ni d'une vache, ni d'une personne, ni d'un éléphant, ni d'un extraterrestre...

Enfin bref, vous ne tirez que si vous êtes bien sûr que vous avez en face de vous un sanglier. C'est bien compris ? » « Oui papa ! » avaient-ils tous répondu en cœur.

— Sauf si c'est un écolo ! ajouta Albert avec malice. Ce qui fit rire tout le monde sauf Gérard, bien sûr.

— Les Jacques, vous partez avec Hubert et son frère vers le lac, et moi je reste par là, conclut-il, donnant ainsi le « coup d'envoi ».

Une fois tout le monde hors de vue, Gérard déchargea son fusil, le mit à l'épaule et partit se promener, tentant de se rassurer en se disant qu'il n'y avait à priori que peu de chance qu'il arrivât un accident. Il prit la direction de la bergerie en ruine, où il savait qu'il pourrait s'y asseoir à l'ombre d'un gros chêne centenaire et fumer une cigarette en contemplant ce magnifique paysage dont il ne se lassait jamais.

Il flânait dans le maquis, s'arrêtant de temps à autre pour manger des mures sauvages ou observer une fleur, cassant une petite branche de lentisque pour s'en faire un épée imaginaire, prêtant l'oreille au moindre bruit. Il était content d'être là, la nature était son élément, il s'y trouvait bien. En plus, il n'avait entendu aucun coup de feu en une heure. Il imagina avec plaisir que les cocos s'étaient endormis sous un arbre, ce qui finit de le rassurer. Il sourit à l'idée qu'il s'était fait du souci pour pas grand-chose et décida de profiter pleinement de ce week-end. Il rechargea même son arme en se disant que, tant qu'il y était, il pourrait peut-être se faire une ou deux grives.

En remettant la boîte de cartouches dans la poche de son treillis, elle lui échappa des mains et tomba dans l'herbe.

C'est en se penchant pour la ramasser que la sangle du fusil s'accrocha à une branche d'un arbousier. L'arme lui glissa de l'épaule, tomba et le coup partit. L'accident de chasse dans toute sa splendeur. Et c'était lui, un chasseur chevronné qui en était victime. Il pesta contre lui-même, se disant qu'il avait fière allure, à donner

des conseils de sécurité à des novices et être assez maladroit pour se blesser lui-même. Il grogna, râla, ragea contre sa maladresse, puis la douleur vint et il tomba à genoux. Son épaule droite lui faisait horriblement mal. C'est en voyant sa veste inondée d'un sang opaque et noir qui n'arrêtait pas de s'écouler et l'os de la clavicule qui pointait vers le ciel, qu'il comprit qu'il était sérieusement touché. Il se releva tant bien que mal, ramassa son fusil et entreprit de retourner au campement. Là, il pourrait s'administrer les premiers soins. Il se mit en route et le moindre mouvement était une torture. Il espérait qu'il y aurait quelqu'un là-bas pour l'aider, et se promit de s'acheter un téléphone portable dès le lendemain.

Il lui fallut beaucoup de temps et de douleur pour arriver jusqu'à la clairière.

Personne. Il voulut prendre le 4X4 , se hissa à grande peine au volant et glissa la clef dans le contact au bout d'efforts inimaginables. Il ne put jamais faire démarrer le GR. La douleur était devenue trop vive et il dut renoncer à prendre la route. Il redescendit tant bien que mal pour essayer de trouver de l'aide mais n'alla pas bien loin.

Il s'écroula près de la roue, réussit à s'adosser à la jante et s'évanouit.

Bien sûr, il était utopique de croire qu'il pourrait prendre le volant dans son état. Bien sûr, il aurait dû garder son sang-froid, mettre un grand coup de klaxon en se disant que ses quatre amis se douteraient bien qu'il y avait un problème et se dirigeraient vers le campement, pour peu qu'ils ne se soient pas perdus. Bien sûr, il aurait mieux fait de rester bien sagement dans la voiture à attendre les secours plutôt que s'imaginer qu'il pouvait retourner se balader en forêt en criant à l'aide. Bien sûr, bien sûr ; mais figurez-vous que le bonhomme venait de se taper une heure et demi de marche forcée dans le maquis avec une épaule en miette, souffrant le martyr, le bourreau et ses enfants avec. Je pense sincèrement que nous pouvons accorder des circonstances atténuantes à ses agissements quelque peu incohérents et laisser se reposer notre pauvre braconnier, pour aller voir ce que font les autres gars.

C'est le coup de feu qui réveilla nos quatre compères.

Effectivement, comme l'avait deviné Gérard, ils s'étaient allongés à l'ombre d'un arbre après avoir déambulé une petite heure dans le maquis à la recherche d'hypothétiques sangliers, et dormaient paisiblement.

La déflagration les rendit euphoriques. Ils savaient que le vieux chasseur puisqu'il avait tiré, avait sans aucun doute fait mouche. Mais lorsqu'il l'entendirent hurler, ils furent pétrifiés.

Entre incrédulité et angoisse, ils restèrent là, muets un long moment avant que Jacques ne se décide à rompre le silence.

— Qu'est-ce-que c'était que ce cri ? demanda-t-il fort à propos.

— Je ne sais pas, répondit Hubert Marengo, en tout cas, c'est pas celui d'un sanglier. Enfin... je ne crois pas, je n'en ai jamais entendu crier.

— C'est Gérard ! hurla Albert, ILS l'ont eu !

À cet instant, c'est la peur qui se lisait sur les visages des quatre amis. La peur que toute cette histoire d'écolos chasseurs de chasseur soit finalement vraie. La peur que le maquis soit rempli de mecs armés jusqu'aux dents qui ne rêvaient que de leur faire la peau. La peur d'être passés du statut de prédateurs à celui de proies. — Tu... tu crois que ce sont EUX ? hésita Jacques-le-croquemort en déglutissant péniblement.

— Évidement ! Qui veux-tu que ce soit ? aboya le cadet des frères Marango qui serrait son Darne à s'en faire péter les articulations. ILS lui ont fait la peau ces enfoirés !

— Du calme mon frère, fit Hubert en essayant de garder son sang-froid, ne faisons pas de conclusions hâtives s'il te plaît, le mieux c'est d'aller voir ce qui ce passe et...

— C'est ça ! Allons voir ! le coupa Albert en même temps qu'il partait en trombe en direction du cri.

— C'est ça, allez voir, dit Jacques-le-croque-mort dont les jambes commençaient à lâcher, moi je garde les affaires... on ne sait jamais.

— On y va tous ! fit l'autre Jacques en tirant le précédent par la manche, faut surtout pas se séparer.

Arrivés à l'endroit d'où ils leur avait semblé entendre crier Gérard, ils entreprirent un ratissage en règle de la zone. Pendant de longues minutes, ils arpentèrent le maquis, les yeux rivés au sol,

cherchant un indice. Au bout d'un moment, Albert hurla en faisant des grands gestes. Il avait trouvé quelque chose.

Les trois autres vinrent le rejoindre à toute vitesse.

— C'est là ! fit-il d'une voix solennelle en montrant d'un coup de menton la boîte de cartouches qu'avait laissé tomber le braconnier, regardez, il y a du sang partout !

Les quatre compères formèrent un cercle autour des « restes » de Gérard. Ils fixaient le sol épineux tâché de sang et avaient tous le visage grave — sauf Jacques-le-croque-mort qui transpirait de peur.

Partant du cercle en direction du campement, on pouvait voir une sorte de chemin formé par des herbes et des buissons aplatis, comme ci une ou plusieurs personnes s'étaient déplacés par là. Le chemin improvisé était lui aussi parsemé de sang.

— ILS l'ont emporté vers le campement, fit Albert en pointant le chemin du doigt, on y va !

— Stop, malheureux ! dit Jacques d'un ton impérieux en se postant devant Albert le belliqueux, c'est peut-être un piège !

Tous en restèrent bouche bée.

— En laissant des traces qui se dirigent vers le campement, poursuivit-il à la façon d'un Sherlock Holmes sans sa pipe, ni son Docteur Watson, ILS veulent peut-être que l'on croie qu'ILS ont fait exprès de laisser ces traces pour nous faire croire qu'ILS sont allés dans la direction contraire et ainsi, nous envoyer à l'opposé de l'endroit où ILS se trouvent vraiment, c'est à dire... au campement. Puis il ajouta la tête haute : « Ah ?! Ah ?! » en interrogeant du regard les autres avec l'air de quelqu'un qui vient de découvrir l'identité de celui qui a tué le colonel Moutarde dans la salle à manger avec le tisonnier, et qui est tout fier de faire partager sa science à l'humanité ignorante.

Il y eut un long silence durant lequel tous se regardaient, sidérés.

— Je ne comprends pas ce que tu dis, répondit finalement l'humanité ignorante par le biais de Albert.

— Peut-être que ce n'est pas le sang de Gégé, fit Hubert pour dire quelque chose, enfin... je ne sais pas...

— Peut-être qu'on devrait partir loin d'ici, trembla Jacques-le-croque-mort.

- Non... mais... tu comprends..., reprit Jacques l'air embarrassé, ce que je voulais dire...
- On s'en fout de ce que tu voulais dire ! trancha Albert. Écoutez-moi bien, continua-t-il à la manière d'un général qui harangue ses troupes avant la bataille, on a maintenant la preuve formelle qu'une bande d'écolos traîne dans le secteur et qu'ils ne sont pas commodes. Gérard, s'il n'est pas déjà mort, est en danger ! Nous sommes tous en danger ! Je veux qu'on fasse preuve de courage, qu'on se mette à la recherche de ces fumiers et qu'on récupère le soldat Gérard ! C'est compris tout le monde ? Personne ne répondit : « chef, oui chef ! »

Personne mis à part Albert n'était persuadé qu'une boîte de cartouches tâchée de sang pouvait donner une preuve formelle de l'existence d'un commando d'écologistes fous, mais nul ne dit mots car le « général » ne leur en laissa pas l'occasion.

— On fait deux équipes, poursuivit-il avant que quelqu'un ait pu ouvrir la bouche, les deux Jacques, vous partez vers le lac ; moi et mon frère, on va voir au campement. Dès que quelqu'un a trouvé quelque chose, il appelle les autres. Ok ? Alors c'est parti !

Et, sans autre forme de procès, les deux quinquilliers, Albert en tête, prirent la direction de la clairière, laissant les deux Jacques, dépités, sur place.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jacques-le-croque-mort, le lac, ça fait un peu loin, tu crois pas ?

— T'as raison, répondit l'autre Jacques, et puis il n'y a aucune traces par là. On va plutôt faire un tour vers la bergerie dont nous a parlé Gérard, c'est à cent mètres à peine du campement. Il est peut-être là.

Les deux Jacques se mirent donc en chemin vers la ruine — où nous les avons trouvés au début de notre histoire — malgré les ordres du général Marengo, essentiellement, on l'a vu, parce que le lac se trouvait à plus d'un kilomètre du campement et qu'ils n'avaient pas envie de crapahuter tous seuls jusque là-bas. Mais aussi parce que cela ne les enchantait pas trop de s'éloigner du 4X4, seul moyen pour quitter l'endroit s'il devait y avoir du grabuge.

III

Pendant que les deux Jacques arrivaient à la bergerie, les deux frères Marengo s'étaient rapprochés de la clairière où se trouvait le campement...

— On va se camoufler, dit Albert qui avait pris d'autorité la tête des opérations, trouve-nous du feuillage.

L'autre s'était exécuté sans rien dire, en y mettant du cœur même, car cette besogne lui convenait bien mieux que la chasse aux écolos. Écolos dont il n'était pas vraiment convaincu de l'existence.

Au bout d'un certain temps, il revint les bras chargés de végétation en tout genre et bientôt, on put voir nos deux Marengo décorés comme deux arbres de Noël. Ils leur avait fallu un bon quart d'heure pour se camoufler mais le résultat en valait assurément la peine. Ils étaient remplis de la tête aux pieds de branchages de toute sortes. De vrais herbiers vivants. Sûr que si une future maman linotte, dont on sait qu'elle n'est pas très regardante était passée par là à cet instant, elle aurait adopté l'un des deux frères pour y faire son nid sans s'apercevoir de la supercherie.

— Tu ne crois pas qu'on a l'air un peu ridicule, objecta timidement Hubert.

— T'as pas fait l'armée toi, ça se voit, lui répondit son frère alors qu'il se barbouillait la figure de graisse à fusil mélangée à de la terre, il faut se fondre dans la nature pour pas être repéré par l'ennemi.

— Toi non plus, t'as pas fait l'armée, t'as été réformé P5...

— Tiens, mets ça au lieu de dire des conneries ! le coupa Albert en lui tendant le mélange poisseux, et fait gaffe à ne pas t'en foutre dans les yeux !

— Ouais, mais quand même... est-ce que c'est bien utile tout ça... j'espère que personne nous voit...

Albert saisit son frère par les épaules et le regarda droit dans les yeux.

— J'ai l'impression que tu ne comprends pas bien la situation fréro, fit-il l'oeil dur, on est en guerre ! Merde ! C'est des tueurs

qu'on a en face de nous, ils nous feront pas de cadeaux ces zigotos-là, crois-moi !

L'autre ne le croyait pas, mais n'en fit rien voir. Il est probable qu'à cet instant précis, il avait plus peur de son frère que d'hypothétiques tueurs de chasseurs. Il trempa un index hésitant dans la mixture grasseuse et commença à se l'appliquer sur le visage en faisant la grimace. De son côté, le « général » Albert Marengo vérifiait son paquetage et inventoriait les munitions.

L'opération « camouflage » étant terminée, les deux frères s'approchèrent à pas feutrés du campement.

À première vue, tout paraissait calme.

Le Patrol GR était toujours là. C'était un bon signe, même si la porte côté conducteur était ouverte, ce qui fit tressaillir Albert.

De là où ils se tenaient, nos deux commando-para ne pouvaient pas voir le côté gauche du 4X4, ni par conséquent Gérard qui était toujours évanoui contre la roue. Ils s'avancèrent encore d'un mètre ou deux puis, subitement, Albert attrapa son frère par le col et le jeta face contre terre, avant d'en faire autant. Une fois à plat ventre, Albert fit pleins de gestes qui ressemblaient vaguement à ceux utilisés par des super-flics qui investissent une cache d'armes dans un quartier pourri de Los Angeles, le mardi soir sur TF1. Son frère ne le regardait même pas, et s'en moquait éperdument tant il était occupé à essayer d'enlever la graisse qu'il s'était fourré dans les yeux sans faire exprès. Au bout de cinq minutes allongé dans l'herbe à gesticuler pour rien, Albert donna un coup pied à Hubert qui tourna enfin la tête, en grimaçant, un oeil fermé et de la graisse plein les mains.

— T'es malade ou quoi ! commença-t-il, t'as failli me fracturer le tibia...

— Chuuut ! intima Albert en lui posant fermement la main sur la bouche, ILS sont là !

— Qui ? demanda l'autre le plus naturellement du monde, comme s'il avait oublié pourquoi lui et son frère étaient là couchés ventre à terre dans le maquis, déguisés en arbre avec de la graisse à fusil plein la figure.

Albert le foudroya du regard, exaspéré de le sentir si peu concerné par la situation. Ces deux-là faisaient penser à des gamins qui jouent à la guerre ; l'un, en général l'instigateur du jeu prend son rôle très au sérieux alors que le deuxième, qui n'est pas du tout motivé parce que lui, voulait jouer au foot, s'en fout complètement.

Pour finir, Albert mit une claque sur l'arrière du crâne de son frère pour lui faire comprendre qu'il devait se concentrer un peu plus sur la mission qu'il s'était fixée : investir le campement.

— Suis-moi ! finit-il par lâcher, on attaque !

« On attaque quoi ? » aurait voulu demander Hubert en se massant la tête, mais il n'osa pas.

Albert lui fit signe, toujours avec de grands gestes, de contourner le 4X4 par l'avant tandis que lui passerait par l'arrière.

La manoeuvre fut impeccablement exécutée et les frères Marengo se trouvèrent bientôt chacun à une extrémité du Patrol. Hubert tomba nez à nez avec Gérard, adossé à une roue, l'épaule en sang.

Il en oublia qu'il était en pleine guerre dans une jungle dangereuse, entouré d'une armée invisible et sanguinaire, et se précipita sur lui en criant : « Gérard ! Gérard ! Mon dieu Gérard... etc ».

Albert lui, ne perdit pas son sang-froid comme le mauvais joueur qu'était son frère. Il tenait sa position. Le corps aux aguets, les muscles tendus, regardant avec des mouvements vifs et rapides à droite, à gauche, dans les arbres avoisinants, son Darne bien calé contre sa poitrine, le doigt sur la gâchette. Prêt.

— Il est mort ? lança-t-il à Hubert sans regarder vers lui, d'un ton digne et grave à la fois, comme s'il eût aimé que le braconnier fût mort rien que pour avoir l'occasion de le venger et de lui offrir un bel enterrement avec les honneurs militaires, les coups de feu en l'air, le drapeau plié en tout petit triangle donné à la veuve, et tout, et tout...

— Non ! cria Hubert avec de la joie dans la voix, il vit. Il est évanoui je crois...ou il dort... je sais pas...

— Salement touché ! fit Albert qui s'était rapproché, il faudrait le faire évacuer d'urgence. Prends mon arme et fais le guet, je vais voir ce que je peux faire pour lui en attendant les secours.

Puis, voyant que son frère ne bougeait pas d'un iota, abasourdi qu'il était par tous ces événements qui le dépassaient, il lui fourra le Darne dans les mains, lui fit faire un demi-tour sur place et l'emmena à une dizaine de mètre de là.

— Tu restes là et tu montes la garde, Ok ?

— Ok..., fit timidement Hubert.

Et il se mit à pleurer en silence.

Albert-le-dur, qui n'en avait que faire, retourna vers le 4X4 et s'agenouilla près de Gérard. Il lui donna quelques tapes sur les joues histoire de le réveiller, le secoua : « Allez, Gégé ! Bouge-toi, merde ! T'es un homme, non ? Allez mon pote ! T'as rien du tout, réveille-toi ! Allez Gé, tu vas pas faire ta chochette pour un p'tit bobo à trois balles! ».

De son côté Hubert, s'il ne pleurait plus, avait le coeur gros comme un compte en Suisse. Plus le temps passait, moins il se sentait à l'aise dans cette histoire de fous. Il avait l'impression de vivre un cauchemar qui n'en finissait plus. Il avait envie de partir loin, au magasin, par exemple ou à la terrasse du « bar de l'arrêt » à boire un coup avec des amis, à rire, à parler de l'un et de l'autre... il avait envie qu'il ne se soit rien passé de tout ça, qu'ils n'aient jamais gagné ce putain de panier garni au loto de Sainte Marie. Il aurait voulu pouvoir dire: « pousse, je joue plus ! »

— Suis blessé..., articula difficilement Gérard qui venait de reprendre connaissance à force de claques, me suis tir... tiré d'sus... co... comme un con...

— Ça y est ! s'écria Albert sans l'écouter, il revient à...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que Hubert accourait.

— Gégé, mon Gégé ! tu vas bien, tu...

La déflagration lui coupa la parole en même temps que les intestins du braconnier s'étaient étalés sur ses cuisses.

Le coup était parti alors qu'il courait vers lui. Il avait trébuché sur une pierre qui affleurait, et le Darne avait craché le feu.

— Merde..., fit Gérard en portant ses deux mains à son ventre essayant de remettre tout le bazar en place, Hub... Hubert... on ne... court ja... jamais avec un... fusil chargé à la... main... jamais.

Il fixait Hubert avec un rictus qui semblait dire « mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire au bon Dieu pour tomber sur des mecs aussi cons ? ». Un filet de sang s'écoulait de sa bouche. Son ventre était en bouillie et il avait très mal.

— Pour...quoi ?! parvint-il à dire dans un souffle.

— C'est pas moi ! lâcha Hubert en même temps qu'il laissait tomber le Darne à ses pieds. Il tremblait de partout comme un vieux bateau qui fait sa dernière traversée avant le cimetière. Il s'était pissé dessus, je crois.

Albert, toujours à genoux, regardait son frère avec une expression de lassitude profonde, d'incompréhension également. Il ne put dire lui aussi que : « pourquoi ? », les deux mains tournées aux ciel comme pour une prière. Il n'arrivait pas à croire que son imbécile de frère ait pu être assez maladroit pour dégommer Gérard.

— J'ai pas fait exprès, sanglotait Hubert, j'ai pas fait exprès.

Voyant que son frère allait sombrer s'il ne faisait pas quelque chose immédiatement, Albert se releva et le prit par les épaules d'un geste viril. Il commença à le secouer comme pour en faire tomber toutes les conneries qu'il lui restaient encore en réserve et lui ordonna de se ressaisir.

— Calme-toi maintenant, t'as compris ! grogna-t-il, Gérard n'est pas mort, tu l'as seulement blessé, il a juste un peu les tripes à l'air, mais c'est pas grave ça se répare, d'accord ? Tu comprends ce que je dis ? C'est pas grave, je vais le recoudre...

— Non ! hurla Hubert en se débattant pour sortir de l'étreinte de son frère, je l'ai tué, je l'ai tué... je suis un assassin...

Il tournait en rond, courait à l'autre bout du 4X4, revenait pour se jeter aux pieds de Gérard qui le regardait d'un oeil devenu presque absent, se relevait, faisait vingt pas en avant pour revenir aussitôt au chevet du braconnier.

— C'est pas toi l'assassin, fit Albert qui essayait de calmer son frère devenu hystérique, c'est ces enfoirés d'écolos, les assassins ! Allez, mon frère, un peu de sang-froid ! T'inquiète pas pour Gégé, il va s'en tirer.

Puis, Hubert s'immobilisa. La bouche à demi-ouverte dans une attitude d'abêtissement extrême, il semblait regarder quelque chose

au delà du campement. Albert crut qu'il était mort cliniquement. — Oh ! fit-il en claquant des doigts devant ses yeux hagards, tu m'écoutes, oui !?

Non seulement Hubert n'écoutait pas ce que lui disait son frère, mais il ne l'entendait même plus. Il se tenait là, droit comme un piquet, le bras tendu devant lui, l'index pointant le maquis, plus dense qui bordait la clairière ; scrutant les arbres.

— Là ! s'égosilla-t-il soudain, y en a un !

Albert se retourna aussitôt et fixa les fourrés. Il vit l'ombre de quelqu'un qui se glissait à travers les arbustes d'épineux et les arbres. Quelqu'un qui, de toute évidence les observait. Quelqu'un qui tenait un fusil à la main.

Sans plus réfléchir, il épaula, visa et tira. La réponse ne se fit pas attendre ; deux coups presque simultanés furent tirés. Les plombs sifflèrent autour d'Hubert qui offrait une cible parfaite, sans toutefois le toucher. Le premier tir atteint Albert à la cuisse droite et l'autre alla faire exploser la tête du pauvre Gérard qui n'en revint pas d'être aussi guignard. Albert qui avait laissé tomber son fusil sous le choc et la douleur, invectiva son frère pour qu'il riposte mais celui-ci resta là, sans bouger, bras tendu, doigt pointé, bouche ouverte. Il tournait sa tête comme un automate, en direction de Gérard puis vers les fourrés, puis vers son frère, et ainsi de suite. La fusillade cessa aussi vite qu'elle avait commencé et l'ombre disparut dans le maquis. Albert surmonta sa douleur pour se jeter sur son aîné et le coucher à terre. Il réussit à le tirer vers lui juste avant qu'il ne perde connaissance. À l'abri derrière le 4X4, ils restèrent un moment comme ça, à attendre.

Une éternité.

Ce n'est que lorsque Hubert eut un peu repris ses esprits, qu'Albert décida qu'il fallait quitter la place, en effectuant une retraite en bon ordre.

Aussi vite qu'ils le pouvaient, malgré les dommages subis chez l'un comme chez l'autre, ils avaient finalement réussi à se réfugier dans le petit bosquet attendant à la clairière.

— Ça fait mal ? demanda Hubert à son frère.

— D'après toi ! répondit Albert en montrant sa jambe en miettes, tu crois que je m'éclate, là.

Il serrait les dents et fulminait de rage pendant que son frère lui posait tant bien que mal un garrot au dessus du genou.

— Les empaffés, siffla-t-il, ils m'ont plombé. Mais je te promets que si je leur tombe dessus... ils vont comprendre leur douleur ! Oh ça, tu peux me croire sur parole, y aura pas de quartier. Ce sera eux où moi !

— Calme-toi Albert, arrête de bouger comme ça, tu fais sortir tout le sang de ton corps !

— Je me calmerai quand je les aurai tous refroidis ! fit-il dans une grimace. T'as vu comme j'ai tiré, hein ! Comme ça, à l'instinct, Pan ! Pan !

Il épaulait et faisait mine de tirer tout en parlant à la manière d'un De Niro dans Taxi Driver.

Les soins furent vite administrés vu que, d'une part les frères Marengo n'avaient aucune sorte de pharmacie sur eux à part quelques antalgiques et d'autre part, même s'il avait eu de quoi soigner son frère, Hubert en aurait été incapable ; ses nerfs n'étaient pas assez solides pour ça. Il sortit juste de son sac à dos un flacon d'alcool à brûler ménager désaromatisé — il portait toujours sur lui une bouteille d'alcool ménager, je ne sais pas pourquoi.

Il y en a qui ne sortent jamais sans un couteau et un bout de ficelle dans la poche, par exemple, certain ont toujours une flasque de whisky sur eux, d'autres se baladent avec la photo d'Elvis dans leur sac à main, lui c'était l'alcool ménager — il vida donc son bidon d'alcool sur la jambe blessée de son frère qui se mit à hurler, avant de le garrotter avec sa ceinture.

— Et pour Gérard... poursuivit Hubert, tu crois qu'il est... enfin...

— Quoi Gérard ! gueula le blessé, quel Gérard ! Celui sur qui t'as envoyé une décharge de chevrotine dans le bide « sans faire exprès » ! Couillon, va !

— Arrête, supplia Hubert les larmes aux yeux, je t'en prie, c'est déjà assez dur comme ça...

— Et pour lui, fit Albert en inclinant son pouce en direction du campement, qu'ils venaient d'abandonner, tu crois que c'est facile ?

– Mais... puisque je te dis que je n'ai pas fait exprès...

– Oh, ça va, ça va, arrête de pleurnicher comme une gonzesse ! De toute façon, avec la bastos que ces fumiers d'écolos lui ont balancé dans la tête, c'est clair, y a plus de Gérard ! Et pour ça aussi... ils vont morfler, fais-moi confiance ! Va y avoir du sang et des larmes pour tout le monde !

Ce disant, Albert se relevait en se servant du fusil récupéré sur Gérard, comme d'une canne. Grimaçant à chaque mouvement, mais bien déterminé à poursuivre le combat, il avait la ferme intention de retourner au campement, de trouver ces fumiers d'écolos et de leur régler leur compte. Ils avaient peut-être perdus une bataille, mais pas la guerre. Rien que d'y penser, il en oubliait presque la douleur et un sourire sadique se dessinait sur ses lèvres serrées. Disons-le tout de suite, Hubert était loin de partager l'enthousiasme de son frère. Il n'était plus très sûr de vouloir se frotter à ces méchants écolos, surtout après ce qui venait de se passer. Il se demandait s'il n'était pas plus sage de prévenir la gendarmerie et ainsi, de laisser faire les professionnels. Toutefois, trois obstacles se dressaient devant cette interrogation : d'abord, il n'y avait pas de réseaux susceptibles de faire fonctionner un portable ensuite, parce qu'il y avait cette petite histoire de coup de fusil malencontreux à propos de quoi il faudrait s'expliquer, et enfin parce qu'Albert le lui interdit formellement. Il voulait régler ça « à l'ancienne » avait-il dit sur un ton qui n'autorisait aucune contestation possible.

IV

Immanquablement, et comme toujours depuis que le monde existe, y compris en cet endroit perdu où les deux Jacques avaient décidé d'attendre tranquillement d'avoir une super idée ou je ne sais quoi, la nuit succéda au jour.

Je passerai volontairement sur ces longues heures d'angoisse, qui ne présentent aucune sorte d'intérêt si ce n'est que les deux amis eurent beaucoup de mal à trouver le sommeil, pour arriver directement au petit matin, avec le soleil qui vous agresse, le chant des oiseaux, et tout ce qui s'ensuit.

Nos deux chasseurs dormaient. Certes, la vieille bergerie n'était plus qu'une ruine sans toit depuis belle lurette, mais elle leur avait quand même offert un abri appréciable pour la nuit.

Jacques-le-croque-mort était toujours accroché à la jambe de Jacques-le-pas-croque-mort qui avait définitivement abandonné l'idée de la récupérer un jour, même partiellement.

— Il faut immédiatement retourner au campement ! hurla tout à coup ce dernier en se redressant sur son séant, comme s'il venait d'apprendre que le monde était entré durant la nuit dans une troisième guerre mondiale et que sa voiture était garée à l'endroit précis où les ricains avaient prévu de lancer leur toute nouvelle bombe thermonucléaire de 100 mégatonnes.

L'autre Jacques ouvrit un oeil avec peine, puis le deuxième (sûr que s'il en avait eu un troisième, il l'aurait ouvert également).

Il fit un rapide tour d'horizon et ayant constaté que la situation n'avait pas changé depuis la veille, il serra de plus belle la jambe de son compagnon de chasse.

Celui-ci fit une grimace puis essaya de galvaniser son ami.

- Allons mon Jacques ! Un peu de courage ! On ne va pas se laisser emmerder par une bande d'écolos ! On est des chasseurs, non ?

- Non, répondit timidement le croque-mort en hochant la tête.

— On a des fusils !

— Non, fit l'autre en poussant du pied le plus loin qu'il le put son juxtaposé tout neuf.

— On est des hommes !

— Non.

Voyant que le vocabulaire de Jacques-le-croque-mort-arapède se limitait ce matin à l'unique mot : « non », il tenta d'orienter ses propos de manière à ce que l'interjection que ce dernier ne manquerait pas de lui lancer à nouveau comme prochaine réponse allât dans son sens.

— On ne va pas laisser Gérard se faire bouffer par ces cannibales, quand même !

— Oui.

Perdu ! Essaye encore.

— On ne va pas rester là, à attendre que tous les écolos soient morts de vieillesse ou que la couche d'ozone ait complètement disparu pour se bouger, non ?

— Oui !

Encore perdu !

— Écoute Jacques, tu fais ce que tu veux mais moi je retourne au campement. Alors ou tu me rends ma jambe tout de suite, ou... ou je t'assomme ! T'as compris ?

— Oui !

Trois « non » pour trois « oui », égalité, balle au centre !

Évidemment, il y a des choses qui ne se font pas en amitié. Comme balancer un coup de crosse sur la tête d'un copain en pleine dépression nerveuse, par exemple. Même si celui-ci s'agrippe à votre jambe depuis deux jours, non pas parce que ça lui procure un plaisir intense ou pour des raisons hormonales, mais juste pour se rassurer alors qu'il est en proie à une intense frayeur.

Car c'est vrai que le croque-mort était terrorisé. Imaginez-vous en train de visionner l'Exorciste version intégrale une nuit d'orage, en novembre, seul dans une grande maison isolée aux fenêtres qui ferment mal, aux volets qui claquent au vent, aux portes qui grincent — j'arrête là, je me fais peur tout seul — et vous aurez une idée de la peur qu'il ressentait. Si vous voulez, je peux rajouter un hibou qui hulule au loin et des chats qui se battent à l'extérieur avec leurs miaulements qui ressemblent à des cris de nouveaux-nés, et vous savez comme moi combien des chats qui se battent dans la nuit avec leurs miaulements qui ressemblent à des cris de nouveaux-nés donnent le frisson et multiplient par cent l'impression de terreur que peut procurer un paysage dont les arbres se balancent au grès du vent comme les fantômes de marionnettes désarticulées, éclairés par une pleine lune qui semble diaboliquement heureuse de vous foutre la trouille en vous montrant tout ça.

Et en regardant l'Exorciste en plus... sauf si le film est en version italienne. Parce qu'en italien, ça fait rire. Je ne sais pas si vous avez déjà regardé un film d'horreur en italien mais moi, ça me fait

toujours rire. Je ne sais pas pourquoi, c'est la langue qui veut ça, peut-être.

Non, il y a des choses qui ne se font pas. Pourtant, c'est tout seul que Jacques (devinez lequel) pointa le bout de son nez à l'orée de la clairière. Avec moult précautions, digne d'un John Rambo qui aurait troqué ses muscles contre de la graisse pour adhérer à la nouvelle tendance pondérale qui fait fureur en ce moment dans les pays dits développés, il s'assura qu'il n'y avait personne et s'approcha à pas de loup du 4X4. Gérard était bien là, comme le lui avait décrit Jacques-l'assommé : adossé à la roue, immobile, les bras croisés sur son ventre et la tête, coiffée d'une authentique casquette camouflée de l'armée, penchée sur sa poitrine. Il semblait être endormi... ou mort.

Il était mort.

C'est la première constatation que fit Jacques-l'assommeur quand il lui prit le pouls en posant l'index et le majeur sur la veine jugulaire comme il l'avait vu faire si souvent dans de nombreuses séries télévisées d'outre-atlantique. Puis, il vit trois impacts de décharge de chevrotine dans le corps de son ami. Une, lui avait en partie arraché la clavicule, l'autre lui avait ouvert le ventre et la dernière lui avait explosé la tête sous ce qui restait de sa casquette.

Il lâcha le pouls devenu inutile.

Il est à noter qu'un examen plus minutieux du cadavre, examen pratiqué par exemple par une unité de la police scientifique de Miami ou de Las Vegas ou de je ne sais où ; des experts, quoi, avec tout leur matériel tellement sophistiqué que la plupart des joujoux qu'ils utilisent n'ont pas encore été inventés. Un examen plus minutieux, disais-je aurait montré qu'aucun des projectiles qui avaient atteint le corps du chasseur ne provenait de la même arme. Les plombs reçus à l'épaule avaient été tirés en premier, plus d'une heure avant le deuxième coup, tiré pratiquement à bout portant dans le ventre. La dernière décharge reçue plus tard leur ayant été fatale, à sa casquette et à lui.

Gérard étant mort, restait à savoir comment il était arrivé là, et accessoirement qui s'était acharné sur lui de cette manière là. Jacques fit le tour du propriétaire. Il y avait pas mal de traces de

sang autour du 4X4. Il nota que le fusil du défunt avait disparu ainsi que sa cartouchière. Il inspecta ensuite le véhicule et fut pris d'une joie indescriptible lorsqu'il s'aperçut que les clefs se trouvaient sur le contact. Sa première intention fut de sauter dans la voiture, de démarrer en trombe et de ficher le camp de ce merdier sans se retourner comme l'aurait fait n'importe quel être avec un tant soit peu de jugeote pensait-il, mais il se ravisa. Non pas que le fait de laisser tomber ses camarades en s'enfuyant comme un lâche et en les abandonnant à leur triste sort lui eut donné des remords à cet instant, non. C'est le jugement des autres, ceux à qui il devrait inévitablement raconter ce qui s'était passé et le comportement qu'il avait eu, qui l'embêtait le plus. Donc, il retira les clefs de contact, les fourra dans sa poche au cas où il changerait d'avis, et continua son inspection des lieux, toujours aux aguets, le doigt crispé sur la détente de son arme.

Au bout de quelque temps à tourner en rond pour rien, Jacques fut pris d'un grand sentiment de solitude. Il vint s'asseoir à côté du cadavre de Gégé et mit sa main dans la sienne tendrement.

— Qu'est-ce qui se passe, Gégé ? Qu'est-ce qui nous arrive ?

Il sanglotait.

V

De Jacques-le-croque-mort, nous n'avons plus de nouvelles.

Sans doute doit-il se remettre difficilement du coup de crosse administré par son compagnon de chasse. Il va sûrement arriver d'un moment à l'autre, quand le soleil se sera complètement levé. N'ayons crainte, la peur de se retrouver tout seul dans la vieille bergerie va le faire bouger.

À quelques centaines de mètres de là dans le bosquet, les deux frères Marengo sortent d'une longue nuit blanche.

On se rappelle que Albert était bien décidé la veille à repartir à l'assaut du campement pour exterminer les écolos et ainsi venger Gérard. La douleur de sa cuisse, d'une part et l'obscurité d'autre part, l'avaient contraint à se résigner et à attendre le jour, à la grande satisfaction de Hubert qui voyait là un répit. Un répit pour

quoi ? Va savoir. Mis à part son décès pendant la nuit, je ne vois pas ce qui aurait pu faire changer d'avis son frère.

Albert avait une telle haine en lui, qu'il avait passé une grande partie de la nuit, tel un Bonaparte avant la bataille, à élaborer sa stratégie pour le lendemain. Il avait fini par s'endormir, d'épuisement.

Quelques heures de repos et au matin, après s'être bourré de Doliprane 1000mg, il secouait son frère sans ménagement pour le réveiller.

Il se remirent donc en route vers la clairière, Albert traînant la patte et Hubert suivant son cadet tel un somnambule, incapable de réfléchir, s'en remettant complètement à lui, tant il se sentait désorienté. Il portait sans conviction le Darne que lui avait refilé son frère, qui avait préféré garder le fusil, plus récent de Gérard, Darne avec lequel il avait gravement blessé le braconnier à l'abdomen... sans faire exprès.

À la clairière justement...

Jacques finit par se relever.

Il a bien réfléchi. Il va aller chercher son pote Jacques-lecroquemort ; tous les deux, ils vont embarquer le corps de Gérard dans le 4X4 et partir pour le village le plus proche afin d'avertir la gendarmerie de ce qui s'est passé. Tant pis pour les conséquences, tant pis pour les frères Marengo, ils informeront les gendarmes qu'ils étaient avec eux, les autres lanceront des recherches si ça leur chante. Il n'a pas à s'inquiéter pour eux. D'ailleurs, si ça se trouve, ces deux là sont déjà loin d'ici. Si ça se trouve, c'est eux qui ont tiré sur le braconnier par accident, ils ont paniqué et se sont sauvés.

C'est une idée à laquelle il n'avait pas encore pensé et qui le réconforta dans sa décision de les abandonner sur place.

Un craquement se fit entendre de l'autre côté du campement, vers le bosquet qui bordent la clairière. Jacques se retourna vivement, levant instinctivement son fusil à hauteur de poitrine, prêt à épauler au cas où...

— C'est peut être Jacques, pensa-t-il, bien qu'aux dernières nouvelles, il l'avait laissé inanimé dans la bergerie en ruine, à l'opposé.

Ce n'était pas Jacques, mais les monstres verts qui avaient tant effrayé le croque-mort.

Il se rebassa aussitôt et observa tant bien que mal dans la pénombre du bosquet les deux créatures qui s'avançaient lentement vers la clairière. Ce pauvre Jacques qu'il n'avait pas pris au sérieux jusqu'à maintenant, avait donc raison ? Il lui avait bien décrit ces monstres. Ils étaient grands, recouverts de haut en bas de feuilles et de branches. Ils étaient armés et l'un d'eux, celui qu'avait dû blessé Jacques, traînait la patte.

C'était complètement surnaturel. Il avait beau se frotter les yeux, il voyait bien deux espèces d'hommes verts, se dirigeant vers le campement.

Que faire ?

Son esprit réfléchissait à deux cent à l'heure. Depuis le début, il n'avait pas cru une seconde à cette histoire de monstre anthropophages, mettant les élucubrations de son ami sur le compte du cerveau angoissé d'un croque-mort fragile des nerfs. Et voici qu'à présent, il se retrouvait devant eux ! C'était complètement fou... et pourtant, il devait bien y avoir une explication rationnelle à tout ça. Il devait réfléchir encore plus vite. Et si ça n'était pas vraiment des monstres mais des écolos déguisés pour effrayer les chasseurs ? Voilà une thèse qui tenait la route. Il suffisait alors qu'il se lève et crie bien fort que la fête était finie, que tout le monde avait eu bien peur mais que là, ça devenait un peu morbide comme blague.

Qu'un homme était mort et que la gendarmerie était en route. Au pire, pensa-t-il, ils fileraient sans demander leur reste. Oui, plus il y pensait, plus cela lui paraissait une bonne idée et il s'appropriait à le faire quand un doute le fit se raviser. Et si les écolos, qui avaient déjà tué un mec, ne l'oublions pas, ne s'enfuyaient pas mais au contraire décidaient de lui faire la peau à lui aussi pour ne pas laisser de témoins. Cette hypothèse lui parut tout aussi envisageable et il se mit à peser le pour et le contre, essayant d'interminables combinaisons qui nous prendraient trop de place, si nous devions les énumérer toutes là.

Pendant ce temps, les deux monstre verts, qui n'étaient autres, je pense que nous l'avons bien compris maintenant, que les frères

Marengo déguisés en arbres, gagnaient du terrain et s'approchaient dangereusement du 4X4. Plus ils se rapprochaient, plus Jacques perdait son sang froid et ses facultés à réfléchir. Il n'avait pourtant que peu de choix ; ou il se levait pour parlementer et risquait de se prendre une balle, ou il se levait pour tirer, et risquait de se prendre une balle. Le choix était cornélien, la réponse fut hollywoodienne, nous le verrons.

L'attente était interminable et il savait bien qui ne pourrait pas rester là indéfiniment. Un moment ou à un autre, les bonshommes - arbres allaient bien s'apercevoir de sa présence.

L'espace d'une fraction de seconde, il se demanda ce qu'aurait fait Jacques-le-croque-mort s'il avait été là. Et c'est marrant, c'est lui qui lui donna la réponse hollywoodienne dont nous parlions plus haut !

Alors que les deux frères n'étaient plus qu'à quelques pas du Patrol, le croque-mort déboula comme un fou dans le campement en hurlant à la manière d'une bête sauvage. Fusil en main calé à hauteur d'homme, il se mit à arroser les quinquaiillers avec une hargne qu'on ne lui connaissait pas. Vidant son arme et la rechargeant à une vitesse impressionnante, il tirait droit devant lui, sans viser. Deux par deux, les cartouches vides fumantes volaient, éjectées de la chambre du fusil alors que des milliers de plombs allaient s'écraser sans discernement sur la carrosserie du 4X4, dans les arbres, ricochaient sur des pierres qui traînaient là on ne sait pas pourquoi, allaient se perdre loin dans le maquis, je crois même qu'un lapin fut touché dans la panique... c'est l'enfer qui se déchaînait tout à coup dans cette paisible clairière. Et Jacques-le-croquemort était le diable. Ses yeux n'étaient plus que brasiers qui lui désignaient deux créatures vertes et cannibales à exterminer ; deux monstres qui avaient tué Gérard et sûrement Jacques dont il n'avait plus de nouvelles.

Hubert fut le premier à tomber sous la mitraille. Une volée de plombs lui arracha les deux tiers du visage, une autre le toucha en pleine poitrine et le propulsa à plus de trois mètres en arrière. Albert qui jouait toujours son rôle de général de bataille à la perfection, pas le moins du monde déstabilisé par le corps sans tête

et sans vie de son frère qui venait de tomber à quelques centimètre de lui, se coucha aussitôt à plat ventre et ouvrit le feu en gueulant : « prends ça pourriture d'écolo ! »

Le croque-mort fut légèrement touché au bras par ce premier tir adverse, ce qui ne l'entravait nullement dans sa progression, car il avançait toujours sur Albert, tirant et rechargeant sans relâche. Jacques, lorsqu'il reconnut la voix d'Albert Marengo, comprit en un instant la terrible méprise collective qu'il y avait eu depuis le début de toute cette histoire. Il voulut se lever de derrière le 4X4 mais les plombs sifflaient à ses oreilles. Il se trouvait en fait au beau milieu de la bataille et ni Albert, ni Jacques de l'autre côté ne semblaient l'entendre hurler d'arrêter de tirer. On se serait cru à OK Corral.

Albert fut touché au bras puis au ventre. Le croque-mort reçut quelques plombs dans la cuisse mais il continuait à envoyer la sauce.

Le pneu du Patrol GR contre lequel se tenait Jacques et le corps de Gérard, explosa soudain. Jacques-le-croque-mort, surpris par la détonation, détourna son arme pour viser dans cette direction. Il aperçut son ami accroupi juste à temps alors qu'il allait faire feu. Il lui fit un clin-d'oeil. Albert profita de ce bref instant d'inattention pour le mettre en joue et vida son fusil sur lui. Le croquemort fut touché en plein coeur. Il fixa Jacques avec un sourire rempli de tristesse et de fatalité puis s'écroula, mort.

Et les armes se turent.

Jacques, lorsqu'il vit tomber son ami ne put s'empêcher de hurler. Il se leva d'un bon sans plus se soucier du danger qu'il encourait et se précipita vers lui. Le croque-mort avait les yeux injectés de sang, grands ouverts sur l'éternité. Jacques les lui ferma et se laissa tomber contre lui en pleurant.

Albert de son côté, était très sérieusement touché. Tout son corps n'était que blessure et il respirait avec peine. Néanmoins, il réussit à se redresser sur ses jambes banales, son fusil lui servant de béquille. Il tenait un couteau de chasse dans sa main droite alors que la gauche avait semblait-il été partiellement arrachée, et se dirigeait vers les deux amis en grognant tel un sanglier blessé.

Jacques se détourna du croque-mort, mort, lorsqu'il entendit le survivant des frères Marengo arriver dans son dos. Il se releva et tendit ses bras ouverts vers lui.

— Albert, articula-t-il avec peine tant il était émotionné, c'est moi, Jacques. Ils sont tous morts pour rien, Albert. Y a jamais eu d'écolos.

— Tu vas crever ! répondit contre toute attente celui-ci, salaud d'écolo, je vais te faire la peau !

Il leva son bras armé, hurla quelque chose d'inaudible et mit toutes ses forces dans ce dernier assaut. Jacques eu juste à faire un léger écart et le quincailier, que ses forces venaient d'abandonner s'affala de tout son poids sur le corps du croque-mort sans plus pouvoir bouger.

Jacques s'agenouilla, le retourna et exprima un sourire empreint de compassion. Albert ouvrit difficilement les yeux sur lui et lui rendit son sourire.

— On... on les a... on les a eu, hein ? Ces fu...fumiers...

Son coeur cessa alors de battre.

ÉPILOGUE

Combien de temps Jacques resta-t-il là, au milieu de ce sinistre champ de bataille à pleurer ? Impossible à dire — vu que je n'étais pas sur place — En tout cas, il faisait presque nuit quand il se résolut à quitter les lieux.

Il avait passé toute la journée à se morfondre, abasourdi par cette tragédie humaine. Il n'arrivait pas à s'imaginer comment tout cela avait pu se passer, se demandant s'il n'était pas au milieu d'un horrible cauchemar. Il allait se réveiller, c'était sûr.

Quand il sortit enfin de sa torpeur, le cauchemar était toujours là.

Tel un somnambule, il se dirigea vers le corps de Gérard, l'écarta délicatement de la roue contre laquelle il était toujours adossé et l'allongea par terre avec précautions, comme s'il avait peur de le réveiller. Il s'aperçut alors qu'il manipulait le corps, que le pauvre braconnier avait reçu une quantité de plombs durant la bataille. Il lui vint un petit rire nerveux qu'il eut du mal à contenir, suivit

aussitôt par de lourdes larmes qu'il laissa s'écouler. Avec des gestes méthodiques et lents, il changea la roue dont le pneu avait éclaté, puis il sortit les clés du 4X4 qu'il avait gardé dans la poche de son treillis, monta dans le véhicule et actionna le démarreur. Le moteur partit au quart de tour emplissant la clairière d'une jolie fumée noire et l'air d'une subtile odeur de gaz d'échappement.

Jacques resta encore un moment, assis dans la cabine, embrassant d'un dernier regard le funeste spectacle qu'il avait devant ses yeux rougis par les larmes acides qu'il avait versées.

Gérard, Jacques-le-croque-mort, Hubert et Albert Marengo ; il s'arrêta sur chacun d'eux comme pour leur rendre un dernier hommage silencieux et ne put s'empêcher de pleurer à nouveau.

Il enclencha enfin la première, desserra le frein à main et accéléra doucement. Il manoeuvrait avec prudence afin d'éviter les corps allongés par-ci, par-là et s'engagea sur le chemin cahoteux par lequel ils étaient arrivés tous les cinq, deux jours auparavant, le coeur joyeux, sans présager une seconde de ce qu'il allait se passer au cours de cette partie de chasse entre amis.

Au bout de vingt minutes de route, la clairière était loin derrière lui, mais ses pensées étaient restées là-bas, auprès des cadavres de ses amis. Il savait bien qu'il allait devoir répondre à des centaines d'interrogations. Les gendarmes d'abord qui allaient le questionner pendant des heures, pensait-il, mais aussi et surtout les familles des quatre hommes qu'il laissait derrière lui. Il se demanda d'ailleurs pourquoi personne ne s'était encore inquiété de leur absence alors qu'ils auraient dû être rentrés depuis longtemps, puis il se rappela que la première chose qu'ils avaient faite en arrivant à la clairière fût d'éteindre leur portable pour être « tranquilles » avaient-ils dit, coupés du monde extérieur.

Il chercha son téléphone dans ses poches imaginant qu'il devait y avoir plusieurs appels en absence. Le mobile était dans celle de derrière et il dut se tortiller comme un poisson hors de l'eau pour l'attraper, tout en gardant un oeil sur cette route tortueuse. Le téléphone était bien éteint. Il l'alluma, entra son code PIN, dut s'y reprendre à deux fois à cause des ornières du chemin. Il y avait du réseau et il constata qu'on avait essayé de le joindre une bonne

dizaine de fois. Le premier numéro qui s'afficha fut celui de la mère de Jacques-le-croque-mort. Il fixa l'écran, une boule à l'estomac, ne sachant s'il devait la rappeler ou pas puis décida qu'il ne contacterait personne jusqu'à son retour ; il lui était impossible de parler à qui que se soit tant il avait la gorge serrée. Il éteignit son portable et le jeta sur la banquette comme ci, par ce geste, il effaçait toute la tragédie qu'il venait de vivre. Lorsqu'il releva les yeux, il y avait un énorme sanglier arrêté en plein milieu de la route qui le fixait de son regard glauque.

Jacques écrasa la pédale de frein dans un geste instinctif et braqua le volant. Le Patrol GR tressauta, se déporta dans un crissement de pneus, et fila tout droit sur le bas-côté.

Lancé comme il l'était, le 4X4 traça dans le maquis en contrebas, se créant sans ménagement un passage à travers les arbousiers et les bruyères sans que Jacques puisse le stopper. Sa course dura une éternité jusqu'à ce qu'il trouve un gros olivier dans lequel il s'encadra de toutes ses forces dans un bruit de tôles froissées.

La dernière image incrustée dans les rétines définitivement éteintes de Jacques fut celle du sanglier qui le fixait.

On aurait dit qu'il souriait.

Vos commentaires sur "Partie de Chasse entre amis" :

pascale0512 : ★★★★★

j'ai adoré. je l'ai lu à la boulangerie , avec les chasseurs qui passaient avant de partir à la chasse , alors !!!!!!!je me bien gardée de leur montrer ce que je lisais enfin ils sont tous revenus et aucun sanglier n'a été tué. félicitation j'ai passé un bon moment.

lester gore : ★★★★★

Truculent, plein d'humour, un récit de chasse, et aussi une description sans concession de la bêtise. Il y a du Audiard dans le style, avec des expressions vraiment inventives. Bravo, j'ai passé un très agréable moment de lecture, agrémenté de nombreux sourires;

R : Merci Lester gore. Rien ne pouvait me faire plus plaisir que d'être "associé" à l'immense Michel Audiard qui est pour moi LA référence en matière d'humour.

EVE : ★★★★★

sujet peu courant chez les littéraires... Mais cette partie de chasse est particulière, image de l'imbécilité profonde. Le style est à mi-chemin entre le langage parlé et écrit, ce qui donne une vivacité et une fraîcheur dans le texte. Forcément, la référence au film Délivrance est indubitable, quoique les personnages soient campés avec plus d'ironie. Les illustrations sont parfaites. Un bon moment de lecture

R : Merci Ève. Étant également auteur de BD, je n'ai pas pu m'empêcher de glisser quelques dessins dans cette histoire. J'imagine volontiers qu'ils ne sont pas de trop.

DANS LE TRAM

Alain Bastin

« On va en Espagne, on va en Espagne, on va, on va ... » ces paroles chantées sur l'air de « On est les champions... » s'emparèrent de moi dès que j'eus mis un pied dans la rame de tête. A huit heures du matin, un mardi, au moment où lycéens et travailleurs s'agglutinent entre les travées dans des effluves mélangés d'eau de toilette, d'haleines douteuse et de transpiration, cette chanson avait de quoi en surprendre plus d'un. A cette heure-là, les trajets sont plutôt monotones, silencieux, chacun encore enfoui dans les édredons de ses rêves interrompus... à cette heure-là on n'a pas envie de parler. Et encore moins de chanter.

« On va en Espagne, on va... », la chanson continuait de plus belle égrenée par des voix éraillées, pas toujours très justes, mais pleines d'entrain. Je ne mis pas longtemps à en reconnaître les interprètes. La voiture, bondée d'habitude, laissait à ce moment-là un grand vide autour des six strapontins occupés par trois clodos. Et bien oui, des clodos ! On ne pouvait pas ne pas les reconnaître. Sales, rasés de la semaine précédente, le teint rougeaux, la fringue approximative, ils se passaient gaiement un cubitainer de cinq litres de bouche en bouche en estropiant leur texte. Des sacs LIDL contenant toute leur fortune étaient posés à leurs pieds.

L'odeur de vinasse mêlée à celle du tabac froid et des dessous malpropres, tout ceci ajouté à l'euphorie de nos énerguènes, avaient renvoyé les passagers vers le fond de la rame. Ces derniers s'entassaient jusqu'à se marcher sur les pieds pour se tenir à bonne distance du trio qui ne manquait pas d'interpeller un ou l'autre :

Viens boire un coup, disait l'un en tendant le cubi à un jeune cadre cravaté qui faisait comme s'il n'avait rien entendu et regardait dans le vide, au dessus de la tête de son voisin.

Venez vous asseoir, y a encore des places, reprenait l'autre en s'adressant à la foule amassée sur les marchepieds.

Mademoiselle, mademoiselle, lançait le troisième à une petite blonde, une étudiante sûrement, venez vous asseoir, faut pas avoir peur, on n'est pas des méchants. Et puis on va boire un coup !

L'étudiante, comme le jeune cadre - et comme tous les autres - ne pensait qu'à une chose : se tenir le plus loin possible de ces ivrognes et surtout, surtout, qu'ils ne soient pas interpellés, qu'on ne les force pas à se mettre sur le devant de la scène. Les clodos faisaient leur spectacle, mais la vedette aurait été celui qui aurait réagi à leurs provocations jusque là bon enfant.

Je ne mis pas longtemps à faire mon choix. Ou bien je m'entassais avec les autres et il ne restait plus beaucoup de place, ou bien je m'asseyais à côté des clochards...

Au grand soulagement de la moitié de la rame, je décidai de m'asseoir à côté d'eux. Les clodos, je les connaissais. Dans le service où je travaillais, on nous en envoyait toujours un ou deux, arrêtés pour violences, grivèlerie ou simple ivrognerie sur la voie publique. Il n'y avait pas grand-chose à faire pour eux, sinon leur offrir de quoi prendre un bain, deux ou trois repas et quelques fringues de rechange. Ce n'est pas ça qui allait changer leur vie. Ils erraient ainsi, parfois depuis des années, de service social en service social, en passant quelques nuits à la belle étoile, dans un squat ou au poste. Mais bon, on faisait ce qu'on pouvait pour leur donner, au moins pour quelques temps, meilleure mine qu'ils n'avaient en arrivant.

Ces trois-là venaient de je ne sais où et ils partaient, à les écouter, « en Espagne », pays de cocagne s'il en est. Si j'avais bien compris, ils s'en allaient pour faire les vendanges. Bon, on était en juin, mais le temps qu'ils arrivent...

Le cubi tournait, passait de bouche en bouche. Il arriva dans les mains de mon voisin de droite qui me le tendit généreusement, avec son beau sourire édenté :

Un p'tit coup, patron ? me demanda-t-il.

Merci les gars, c'est trop tôt pour moi, je répondis.

Pas grave, à la tienne ! reprit l'assoiffé en s'envoyant une longue rasade. T'as pas une clope ?

Ah ! non, désolé, je lui dis, je ne fume pas.

Putain, tu bois pas, tu fumes pas, tu baisses pas non plus ?

J'évitais de répondre à cette dernière proposition et, un demi-sourire aux lèvres, je ne perdais pas une miette de leur délire. Ils partaient faire les vendanges en Espagne. La rame où nous étions se dirigeait vers Bordeaux-Nord, Bacalan et direction le Médoc. A mon avis, ils avaient mal regardé sur le plan...

A chaque arrête, la rame se vidait. Les passagers soulagés fuyaient les lieux, quitte à attendre le prochain tram. Ceux qui montaient faisaient un pas, avaient un mouvement de recul et, le temps qu'ils prennent conscience de la situation, se retrouvaient coincés contre la porte automatique qui s'était refermée.

Sur cette banquette, j'étais comme un étranger, dans un monde nouveau. Etre au centre du spectacle ne me gênait pas. Les plus clownesques étaient les trois autres. Et puis, leurs interpellations n'avaient rien de méchant. C'était même plutôt drôle et ça changeait de la morosité quotidienne des trams du matin.

Ces clodos, on aurait du les payer pour qu'ils nous fassent leur numéro. Ça aurait égayé les levés du mauvais pied, les grincheux, les endormis, les pas bien lavés, tout cet aréopage d'inconnus à la sale gueule qu'on croise chaque jour et qui paraissent à chaque fois de plus en plus tristes. Les clodos, eux étaient gais. Tant que le cubi n'était pas vide...

Jusqu'à ce que, à l'arrêt suivant, deux vigiles fassent leur apparition. « Service de sécurité publique » était inscrit sur leur insigne aux initiales pompeuses « RF » sur fond de drapeau national. Deux balaises, un mètre quatre-vingt-dix, cent kilos, en

uniforme, le crâne rasé sous le calot, chaussés de rangers à clous, matraque et menottes à la ceinture, talkie-walkie en sautoir, bref des mecs qu'il ne fallait pas trop chatouiller.

Allons ! les gars, lança le premier, gentiment, faudrait voir à pas déranger les voyageurs.

Bé ! on les dérange pas, répondit l'un des trois, on les fait même rigoler, reprit-il en me montrant du doigt.

C'est pas une raison ! va falloir que vous descendiez.

Hé, intervint l'autre, pas moi, j'ai ma carte ! je peux descendre où je veux !

Il sortit un bout de carton racorni et sale d'une de ses poches.

Tu vois, reprit-il face au vigile qui l'avait interpellé, c'est ma photo, là, c'est moi. J'ai le droit de rester.

Vous avez le droit de voyager si vous êtes en règle, mais vous n'avez pas le droit d'importuner les voyageurs. On vous observe depuis un moment. Donc vous descendez à la prochaine.

Mais, chef, on va en Espagne... faire les vendanges.

Hé bien ! allez-y à pied, vous avez le temps d'ici septembre.

Je me permis d'intervenir :

Ils ne font rien de mal et ils sont plutôt marrants. Ça change sur cette ligne.

Monsieur, ne vous mêlez pas de ça, s'il vous plaît, reprit le deuxième vigile au moment où la rame s'arrêtait. Allez messieurs, tout le monde descend !

Le trio, soumis, emboîta le pas des vigiles et ils se mirent à discuter sur le quai. J'en vis un qui, avec un grand sourire, tendit le cubi au plus grand des deux représentants de l'ordre qui déclina l'offre.

Le tram repartit. La foule avait repris sa place, un peu moins écrasée contre les parois. Assis à ma place, je les contemplai, un par un, visages défaits, pâles pour beaucoup, un soupçon de tristesse dans les yeux, même parmi les plus jeunes. Ils allaient au boulot, au lycée, à la fac, à l'ANPE, à l'hôpital... ils allaient vers leur devoir. Moi aussi. Et dans ma tête j'avais cette rengaine qui revenait sans cesse : « on va en Espagne, on va en Espagne... ».

Vos commentaires :

the butler : ★★★★★

Moi je suis un brin poète alors quand je lis "chacun encore enfoui dans les éredons de ses rêves interrompus" je frétille. Dans un texte sur "ces bancs qui bougent sans que personne ne les remarque" la poésie n'est pas de trop. Et là l'histoire est jolie. De plus elle brosse sérieusement les portraits tordus de nos transports en commun dans lesquels les plus nauséabonds ne sont pas ceux décrits ici. Elle brosse bien la fausseté de nos sociétés d'entraide et de partage. Rocinante piaffe devant l'étendue du travail à entamer. Votre façon d'écrire simplement les choses est agréable. On commence à peine qu'on fini déjà avec des images claires en tête. Encore, encore, sur des sujets comme celui là, peu traités et surprenants.

R : Merci the Butler (ce pseudo est difficile à écrire, j'aurais préféré Butler tout court)d'avoir apprécié ce texte et s'il a laissé des images dans votre esprit c'est que mon but est atteint. Amitiés.

Florence-Isabelle : ★★★★★

Là, j'ai vraiment envie de vous mettre 5 étoiles ! Non pas que la forme soit parfaite (on peut toujours faire mieux, paraît-il) mais tout simplement parce que vous racontez une histoire au sujet original et que vous la racontez bien ! Il y a du rythme, des descriptions très pointues et, surtout, une humanité qui se dégage de l'ensemble. Non, les plus tristes ne sont pas ceux que l'on pense...

R : Merci Florence d'avoir aimé ce texte, il est vrai pas toujours correctement écrit, mais s'il vous a touché, je suis ravi. Amitiés.

Lou Marcéou : ★★★★★

J'espère qu'à l'heure actuelle, vos vendangeurs sont revenus d'Espagne. Vous êtes le roi de l'anecdote. D'un rien vous faites une histoire truculente, mais celle-ci est particulièrement odorante!...Quel courage d'aller s'assoisr à côté de tels énergumènes. Moi, je le reconnais, j'aurais fait partie de ceux qui s'étaient réfugiés à l'autre extrémité du compartiment.Amitiés.

R : Merci Lou d'avoir partagé ce moment avec moi. Jene sais pas si je suis le roi de l'anecdote, mais c'est vrai que la vie nous offre des aventures minuscules à chaque instant. Il suffit de regarder ou d'écouter. J'adore Indiana Jones ou le cinéma de Clint Eastwood, mais c'est du toc. les odeurs de vinasse dans le tram, ça c'est du réel. J'ai tout appris de Bukowski. S'il doit y avoir un roi, c'est bien lui. Merci encore. Amitiés.

NOS AMES SONT

The Butler

Nos âmes se sont trouvées en cette fin de nuit,
Elles se sont enlacées; les fièvres nous ont pris
Je ne pus rien y faire; comme si l'on bouillit
Le sang qui alimente mes veines; mon esprit.

Et le reste du jour mes mains sur toi je glisse.
Te sentant frissonnante et pleine de malice
De me ressentir là, je veux que tu languisses
Car, quand je le voudrai, ferai que tes yeux plissent.

Puis je remettrai ces mains qui se promènent
Tes joues en rougiront; petit instant suprême.
A ce moment où d'autres, devant mon don blasphémement,
Le gant relèveras tu me feras de même.

Depuis le tout début nous recommencerons
Elles ne seront repues que quand elles le voudront.
De ces échanges là, longtemps se souviendront,
Nos corps qui en ce jour vécurent à l'unisson.

Vos Commentaires :

Marionnette : ★★☆☆☆

Frémissant! Seul le sentant puis ressentir me dérange dans la deuxième strophe
R : Te voulant frissonnante améliore quelque peu. Merci

Alain BASTIN : ★★☆☆☆

Un vieux pêcheur comme moi ne pouvait rester sans réagir à ce jeu de mot
charmant. Toutefois je suis surpris. j'attendais le repérage du leurre, l'explicitation du
piège et la prise finale. Le pêcheur a le sentiment d'avoir raté une touche, tu sais : le
bouchon plonge, on ferre et on ne ramène que son hameçon dépouillé. Or là, ces
deux âmes me paraissent bien complices...Amitiés.

R : Il y a corrélation dans ces deux pratiques que sont la pêche et la séduction.
Mais l'épisode que je compte se rapproche plus de la dégustation que de la pêche.
Un prochain peut être.

Viviane Ouspoutour : ★★★★★

Beau poème, élégamment teinté de rose, dont les mots ont su contenir la passion
sans toutefois en ternir la sensualité.

R : Il existe de jolis mots pour décrire les jolies choses. Vous les utilisez bien mieux
que moi. Merci du compliment.

APPEL A TEXTES

Thomas Labat

Bonjour à tous les Zamis et néanmoins membres de
Nouvelles.com,

Appel à textes pour deux projets d'anthologie destinés à une
future maison d'édition (bien entendu à compte d'éditeur !)

Le projet est monté par votre serviteur avec le soutien vital de
Laurent ; attention, contrairement à ce qui se passe chez
Nouvelles, ledit serviteur se réserve le droit d'accepter ou non
votre texte. En d'autres termes : ne venez pas râler ! 😊

Il s'agit a priori de nouvelles "de genre", c'est-à-dire relevant du
fantastique, de l'épouvante, de la science-fiction ou du thriller.
Mais ce n'est pas écrit dans le marbre, tant que votre nouvelle
s'adapte au sujet proposé.

**"Apocalypses". L'apocalypse c'est la fin du monde tel que nous
le connaissons, celle de l'humanité mais aussi la fin "d'un"
monde, l'écroulement d'un individu, pourquoi pas ? Le jour où
tout a changé, sans possibilité de retour. Il doit s'agir d'un récit
de fiction en prose de 5000 mots minimum et 20 000 grand
maximum.** En dehors du respect dû au sujet lui-même, le choix
du contexte (décor, époque, etc.) et de l'intrigue sont totalement
libres.

Je précise cependant que j'entends garder pour ces anthologies
une unité de ton. Veuillez me les envoyer directement sous
format .doc ou PDF par mail à thomaslabat@gmail.com en
précisant dans l'objet de votre message : "titre de votre texte",
"nom de l'auteur" - "Apocalypses".

Ah, et bien entendu, merci de votre patience pour la réponse !

Nouvelles Littératures n°15
Octobre 2009

Voyage Au Bord de l’Au-Delà
Viviane Ouspountour

Partie de Chasse Entre Amis
Alain Carrière

Dans Le Tram
Alain Bastin

Nos Ames Sont
The Butler

Pour recevoir ce recueil en version papier :
www.nouvelles.com/sabonner.php